

FÉVRIER 1983 - 6 FF

Le Courrier de l'unesco



BOROBUDUR

Le sauvetage d'un joyau du patrimoine humain

Le temps des peuples



Photo François Darras © Fotogram, Paris

⑩ ALGÉRIE

Marché à Ghardaïa

Le Mزاب, région du Sahara septentrional algérien, s'étend sur un plateau rocheux coupé de profonds ravins. Cette région est connue dans l'histoire de l'Islam à travers les «Mزابites» ou «Mزابites», Berbères hétérodoxes appartenant à la secte des ibadites qui vinrent s'installer là au 11^e siècle. Les mزابites se sont établis dans les villes d'Algérie où ils se sont spécialisés dans le commerce de certains produits (épicerie, étoffes, viandes, en particulier celle du mouton, fort appréciée dans les pays arabes). Capitale du Mزاب, Ghardaïa est une ville pittoresque, renommée pour son architecture et sa production de dattes de qualité. Sur la photo: marché à Ghardaïa.

Publié en 26 langues

Français	Tamoul	Coréen
Anglais	Persan	Kiswahili
Espagnol	Hébreu	Croato-Serbe
Russe	Néerlandais	Macédonien
Allemand	Portugais	Serbo-Croate
Arabe	Turc	Slovène
Japonais	Ourdou	Chinois
Italien	Catalan	Bulgare
Hindi	Malais	

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais et en espagnol.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture
Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 58 francs français ; Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.
Reliure pour une année : 46 francs.

Rédacteur en chef :
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118
N° 2 - 1983 - OPI - 83 - 3 - 395 F

pages

-
- 4 **SIMÓN BOLÍVAR**
Libérateur et visionnaire
par Arturo Uslar Pietri
-
- 7 **DE JACMEL À SANTA MARTA**
par René Depestre
-
- 8 **BOROBUDUR**
Un joyau du patrimoine humain
par R. Soekmono
-
- 16 **UN SAUVETAGE EXEMPLAIRE**
par R. Soekmono et Caesar Voûte
-
- 17 **DE LA REDÉCOUVERTE AU SAUVETAGE**
-
- 24 **TACHKENT**
La capitale de l'Ouzbékistan a 2 000 ans
par Erkiné Yussoupov
-
- 27 **UN TRÉSOR DE MANUSCRITS EN ASIE CENTRALE**
par Mouzaffar Khayroullaev
-
- 30 **LES LAPONS**
Une culture toujours vivace
par Pekka Aikio
-
- 34 **DÉSARMEMENT**
Renforcer l'action internationale
par Constantin Ene
-
- 38 **LATITUDES ET LONGITUDES**
-
- 2 **LE TEMPS DES PEUPLES**
ALGÉRIE: Marché à Ghardaïa

Le Courrier du mois

EN évoquant un édifice unique au monde, l'expérience historique d'un continent à la recherche de son unité, les trésors culturels d'une ville et d'un peuple, la quête d'identité d'une communauté ou encore le droit à la paix de chaque citoyen de la planète, ce numéro du Courrier de l'Unesco semble traiter de thèmes disparates. Il n'en est rien ; ils relèvent tous de ce patrimoine commun à tous les hommes que l'Unesco s'est donné comme mission de défendre contre les vicissitudes des temps présents et pour mieux préparer l'avenir.

Ainsi, l'anniversaire de Simón Bolívar, combattant de la liberté et chantre de l'unité sud-américaine, méritait d'être célébré avec un éclat particulier. Un article et un poème esquissent

le rêve passionné de cet homme qui a devancé son temps avec un sens visionnaire à la mesure de son génie.

Ainsi, avec l'aide de l'Unesco, Borobudur, le merveilleux sanctuaire bouddhique de l'Indonésie, tombé en ruine depuis des siècles, a retrouvé sa splendeur d'antan. Pèlerins ou simples touristes pourront, dès 1983, suivre à nouveau à travers terrasses et galeries les étapes de l'initiation bouddhique sculptées dans la pierre.

De son côté, la ville de Tachkent célèbre ses deux mille ans d'existence. Nous rappelons ici son histoire mouvementée et l'extraordinaire richesse de ses manuscrits datant du Moyen Age. Parfois uniques, parfois ornés d'enluminures d'une grande beauté, ces manuscrits anciens témoignent de l'interpénétration des écoles philoso-

phiques et scientifiques, des valeurs esthétiques et morales qui ont trouvé leur éclosion dans l'Asie centrale.

Cent mille Lapons vivant au nord du cercle polaire affirment leur identité à travers leur langue, mais revendiquent aussi le droit de pratiquer le traditionnel élevage du renne sur les terres communautaires qui leur avaient été jadis allouées.

Enfin, vital pour l'avenir de l'humanité, le désarmement général et contrôlé soulève des problèmes complexes. Dans son article, M. Constantin Ene développe les réflexions et suggère les démarches qui lui paraissent de nature à promouvoir la cause de la paix.

Notre couverture : Boudha encadré de stūpas, Borobudur.
Photo Michelangelo Durazzo © ANA, Paris

SIMÓN BOLÍVAR

Libérateur et visionnaire

par Arturo Uslar Pietri

DEUX cents ans après sa naissance, Simón Bolívar fait aujourd'hui partie à juste titre de cette poignée d'hommes hors du commun qui sont les grandes figures tutélaires de l'humanité. Depuis sa mort, en 1830, l'immense envergure du personnage n'a cessé de s'imposer toujours davantage. Pour ses contemporains, Bolívar était le champion incomparable de la lutte pour l'indépendance politique de l'Amérique latine, un être fascinant qui sut, presque sans moyens, diriger et soutenir, contre vents et marées, la longue et difficile guerre de quinze ans qui mit fin à la domination espagnole en Amérique. Sa ténacité sans défaillance, sa conviction que l'indépendance pouvait et devait être l'œuvre de son époque, sa vision grandiose de l'avenir du Nouveau Monde, font de lui l'un des plus remarquables parmi les nombreux chefs exceptionnels dont l'Amérique latine s'est dotée dans sa guerre d'émancipation.

Pour le monde occidental, il devint très rapidement le symbole de la lutte contre le despotisme et les monarchies de l'ancien temps. Son nom était synonyme de liberté. Les révolutionnaires de 1830 et de 1848, les "carbonari", les libéraux, la jeunesse romantique invoquaient son

ARTURO USLAR PIETRI, écrivain vénézuélien, ancien ambassadeur et ancien délégué de son pays auprès de l'Unesco, est l'auteur de nombreux romans, récits et essais comme *La Otra América* et *Oficio de difuntos*. Le texte que nous publions est celui de l'avant-propos d'une nouvelle anthologie des écrits de Simón Bolívar, qui sera traduite en six langues et publiée prochainement par l'Unesco.

Carte de l'Amérique méridionale (ou du Sud) avant Bolívar. En 1819 le Libérateur forma, avec les territoires indépendants du Venezuela, la Nouvelle-Grenade (la Colombie actuelle) et la Présidence de Quito (l'Équateur actuel) la Grande-Colombie (visible dans le cadre), premier pas vers la réalisation de son désir passionné d'unifier tous les pays sud-américains. Dans le même souci, le Haut-Pérou, en devenant indépendant en 1825 et en prenant le nom de Bolivie en hommage au "Père de la Patrie", voulut fusionner avec le Pérou. La fédération d'États conçue par Bolívar fut rompue définitivement en 1830. Page de droite: diverses images du Libérateur dues à des artistes des cinq pays marqués par l'empreinte de Bolívar.

nom et son exemple. Il était le héros qui s'était dressé contre 300 ans d'ancien régime en Amérique latine et était parvenu à y mettre un terme pour proclamer un nouvel ordre de démocratie et de liberté. Il provoquait l'admiration des jeunes gens turbulents qui arboraient comme un drapeau le "chapeau Bolívar" dans le Paris des Bourbons, autant que celle des observateurs de la politique mondiale, ou bien encore de Byron qui

donna son nom au bateau dans lequel il rêvait de libérer la Grèce.

Bolívar était devenu pour toujours "le libérateur", l'homme qui avait incarné la volonté de liberté d'un continent et s'était efforcé d'instituer un ordre politique fondé sur la justice et les droits de l'homme.

Il fut, cela est clair, un chef militaire qui gagna les victoires les plus difficiles et les plus marquantes; semeur de destin, il



fit de ses batailles naître des nations et assura la liberté à de vastes territoires et à une part importante de l'humanité. En 1825, quand l'éclatante victoire d'Ayacucho met fin à l'empire espagnol, faisant de lui l'arbitre du destin de l'Amérique latine, Bolivar conçoit et tente de réaliser le projet grandiose d'unifier l'Amérique, afin que puisse s'ouvrir une ère nouvelle d'équilibre et de justice pour l'humanité. Cette vision du futur qui est la sienne sera du reste la source de son désaccord avec ses anciens partisans et des difficultés croissantes qu'il va rencontrer.

Pour Bolivar, l'indépendance n'était pas une fin en soi mais une étape nécessaire dans sa marche vers un objectif plus difficile à atteindre et plus grandiose. Il ne s'agissait pas pour lui simplement de changer les hommes, de remplacer les vice-rois et les gouverneurs espagnols par des chefs créoles, tout en conservant intactes les structures politiques et sociales héritées du passé colonial, c'était tout autre chose, la création d'un monde authentiquement nouveau, puissant, libre, exemplaire par ses institutions, jaloux de voir régner partout la justice et qui soit à l'origine d'un nouvel ordre mondial, de ce qu'il dénommait un "nouvel équilibre de l'univers".

Dès le tout début de son action, Bolivar se distingue par la clarté et l'audace de sa pensée. N'aurait-il rien fait d'autre que de coucher sur le papier, comme il l'a fait, ses idées et ses appréciations sur le monde américain, il figurerait quand même, à n'en pas douter, parmi les penseurs les plus originaux de son temps. Il possédait en outre un don exceptionnel d'écrivain. La langue de ses lettres et de ses discours est l'une des meilleures de ▶



VENEZUELA
Photo © Almas, Paris

COLOMBIE

Photo G. Civet © Objectif 2000, Paris



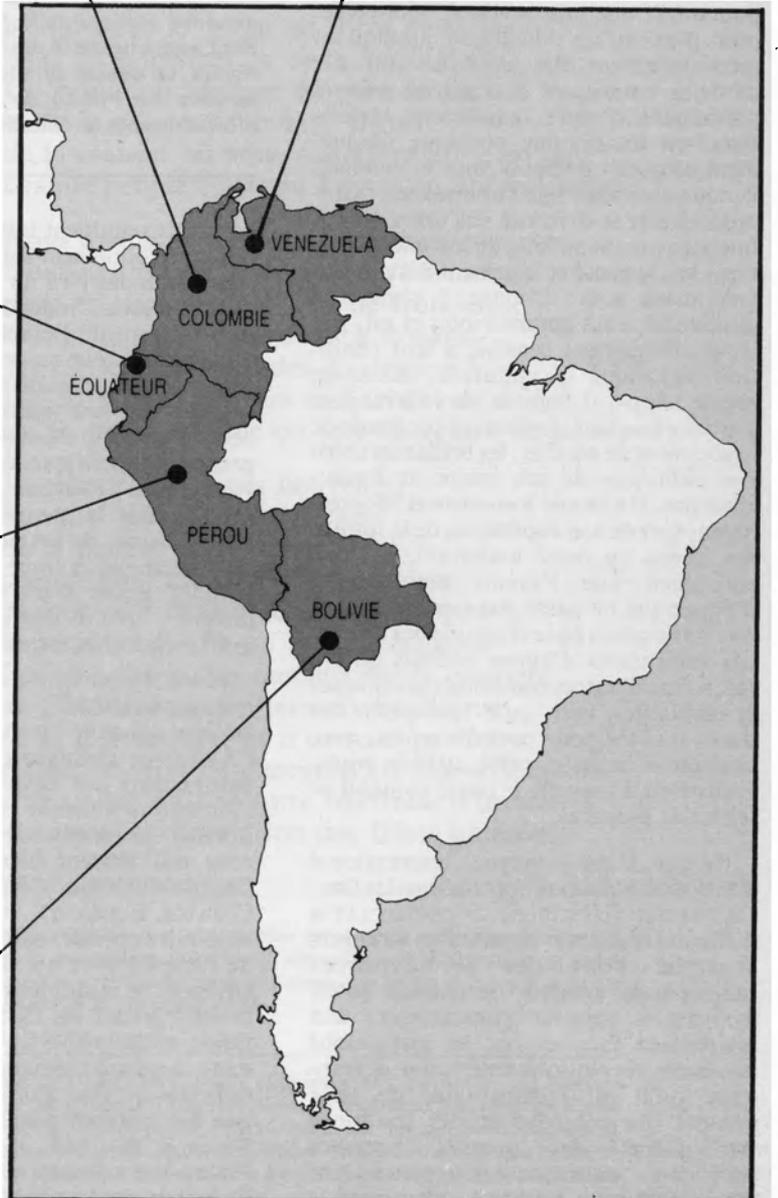
EQUATEUR
Photos L. Monod © Edimedia, Paris



PÉROU
Photo tirée de L'image du Pérou
© IOPPE, Lima



BOLIVIE



Carte Nations Unies

Les frontières indiquées sur cette carte n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies

► l'époque. Personne ne l'égalait dans l'art de s'exprimer de manière percutante, clairvoyante et juste. Sa prose est le miroir fidèle de son tempérament et de ses obsessions. Il a le génie de la synthèse et des contrastes fulgurants. Ses paroles ne valent pas moins que ses hauts faits.

Rares sont dans l'histoire les hommes qui ont ainsi réuni en une même personne les dons et qualités de l'homme d'action, du conducteur de peuples et du penseur visionnaire de l'avenir, et qui aient été comme lui à la fois un politicien habile et l'auteur d'un projet révolutionnaire. Le drame de Bolívar a été de ne pas réussir à concrétiser sa vision du futur. L'œuvre extraordinaire qu'il avait accomplie ne lui a pas suffi, car elle n'était pour lui que l'étape préalable et nécessaire à franchir avant de parvenir à une nouvelle organisation politique de l'Amérique latine et à instaurer un nouvel équilibre mondial. Seul un homme tel que lui pouvait accorder à ce deuxième objectif plus d'importance qu'au premier.

La figure de Bolívar est d'une richesse inépuisable. Le réduire aux dimensions d'un chef d'insurrection victorieuse, c'est mutiler sa personnalité et méconnaître certains des aspects les plus riches et les plus admirables de son œuvre. Jamais il ne fut un simple homme d'action prêt à poursuivre une lutte souvent désespérée, non plus qu'un idéologue appliquant mécaniquement des doctrines ou des modèles empruntés à d'autres pays et participant d'autres conditions historiques, ou un homme politique uniquement soucieux de problèmes immédiats. Il nous surprend par l'abondance extraordinaire et la diversité des dons dont il fait preuve tout au long de son entreprise. Pour lui, le passé et le présent des peuples américains sont vivants; il s'identifie totalement à ses compatriotes et est, par là, profondément sensible à leur condition historique et culturelle, mais, en même temps, il regarde vers l'avenir et souhaite une transformation profonde de la société et de ses fins; les brillantes théories politiques de son temps ne l'aveuglent pas. Il a étudié Rousseau et Montesquieu, fort de son expérience de la lutte et des leçons du passé américain, et il est convaincu que l'avenir des peuples d'Amérique ne passe pas par l'imitation ou l'adaptation pure et simple des idées et des institutions d'autres nations qu'ont fait naître d'autres conditions historiques et culturelles, mais qu'il faut partir des dures réalités pour pouvoir tenter, avec courage et sagesse, cette difficile transformation à laquelle le passé colonial ne les a pas préparés.

Ce que, dans le langage international d'aujourd'hui, nous appellerions les limitations culturelles du développement et la difficulté d'adapter les modèles étrangers constitue l'une des préoccupations majeures du créateur de nations qu'est Bolívar. Il rappelle constamment aux législateurs fascinés par les institutions issues des révolutions américaine et française qu'il est indispensable de tenir compte des contenus et des traditions particulières des peuples hispano-américains, ainsi que des leçons de leur passé. Bolívar a souhaité ardemment la

liberté, la justice et la démocratie, mais il n'a jamais perdu de vue les réalités sociales et politiques qu'avaient engendrées, en Amérique, 300 ans de vie coloniale.

Il ne perd jamais non plus de vue la situation internationale. L'indépendance de l'Amérique latine ne peut être, ni dans sa conception ni dans l'action menée pour la conquérir, un fait isolé et local; c'est un événement majeur, porteur de situations et de relations nouvelles à l'échelle mondiale. L'avènement soudain d'une Amérique libre et souveraine ne peut manquer de provoquer une notable modification des relations politiques dans le monde. C'est dans ce contexte exceptionnel que se situent l'action et la réflexion de Bolívar, et c'est précisément cela qui fait l'importance et la valeur du Libérateur en tant que guide et incarnation de l'esprit des peuples américains.

Tous les écrits de Bolívar laissent transparaître ce même personnage. Dès le premier moment il voit l'indépendance

sous ses yeux le continent tout entier, il ressent et exprime cette volonté d'intégration qui seule pouvait assurer l'avenir d'une si vaste fraction de l'humanité et du globe, se trouvant, par son entremise, sur le point d'apparaître sur la scène de l'histoire universelle. C'est alors qu'il convoque le congrès qui allait réunir à Panama les représentants de toute l'Amérique, afin de fixer les modalités pratiques de sa politique, de sa défense et de son action commune face au monde.

Il suffit de parcourir les principaux documents où se trouve recueillie la pensée de Bolívar pour remarquer la continuité de ses vues quant à la communauté de destin qui unit l'Amérique latine. Dès 1812, à Cartagena, juste après l'échec de la première tentative d'instauration d'une république indépendante au Venezuela, il lance un manifeste audacieux qui est une mise en garde contre l'idée trompeuse qu'une portion quelconque du territoire américain puisse, à elle seule, obtenir et préserver son indépendance.

A l'occasion du bicentenaire de la naissance de Simón Bolívar (1783-1830), l'Unesco va éditer une médaille officielle (ci-contre). Conçue par l'artiste vénézuélien Hector Poleo et réalisée par le graveur Denis Chatelain, elle sera frappée dans les ateliers de la Monnaie de Paris. Sur l'avvers figure le profil de Bolívar et, au revers, un dessin symbolisant le soleil qui se lève sur l'unité de l'Amérique latine d'où s'envole la colombe de la paix.



Photo Unesco

gagner le continent tout entier et en cela il rejoint totalement son illustre prédécesseur Miranda. Ni l'un ni l'autre ne songeaient à assurer l'indépendance de telle ou telle portion de l'empire espagnol; leur but était que tout cet empire prenne conscience de son identité et de son destin et accède à une souveraineté globale, ce qui nécessitait naturellement une forme d'organisation politique et un projet pour l'avenir qui s'étendent à tout le Nouveau Monde. Dès la première heure, Bolívar parle au nom de l'Amérique (et non pas du Venezuela) et trace avec hardiesse les grandes lignes d'un système politique intégré. "Notre patrie, c'est l'Amérique", avait-il coutume de dire.

Mais, demandera-t-on: quelle Amérique et sous quelle forme? Dans l'esprit de Bolívar aucune portion majeure de l'Amérique dominée par les puissances européennes ne devait être exclue de l'Amérique nouvelle. Pour commencer, il visait les peuples les plus proches et ceux qui allaient bientôt constituer la Grande-Colombie (Venezuela, Nouvelle-Grenade, Equateur), auxquels il comptait adjoindre ceux de toutes les autres parties de l'empire avec qui il a successivement envisagé de multiples formes de collaboration. Quand, en 1825, après la victoire finale et définitive d'Ayacucho, il entre dans ce centre magique de pouvoir et de richesses qu'était Potosí et qu'accompagné des représentants de l'Argentine, du Pérou et du Chili, il gravit le Cerro de Plata, symbole du pouvoir colonial, d'où il contemple le panorama que déroule

Tant que le Venezuela ne sera pas libéré, l'indépendance de la Nouvelle-Grenade sera menacée, car une force organisée à partir de ce pays peut se jeter des provinces de Barinas et Maracaïbo aux derniers confins de "l'Amérique méridionale". En fait, l'opération de grande envergure qu'il redoute de la part des ennemis de la liberté, c'est lui qui la mènera au long des dures années de son action politique et militaire. Dès cette époque, il n'existe aux yeux de Bolívar qu'un seul théâtre d'opérations — l'Amérique latine —, qu'un seul objectif — l'indépendance —, et l'instrument privilégié et irremplaçable pour atteindre cet objectif est l'intégration des peuples du continent dans un ensemble qui garantisse l'unité de leur présence et de leur action face au monde.

Dans ce document étonnant qu'est la lettre qu'il écrit, en 1815, "à un habitant de la Jamaïque", il brosse le tableau le plus complet et le plus audacieux de sa vision du destin américain. Son sujet n'est pas le Venezuela mais "un pays aussi divers, immense et inconnu que le Nouveau Monde". Il le regarde comme une réalité géographique et historique et il se demande avec impatience: "Le Nouveau Monde, tout entier dans l'agitation, n'a-t-il pas pris les armes pour se défendre?". Plus loin il précise: "Ce tableau d'ensemble représente un théâtre d'hostilités de 2 000 lieues de long sur 900 de large dans ses plus grandes dimensions, et sur lequel 16 millions d'Américains défendent leurs droits, ou restent opprimés par l'Espagne".

Pour Bolívar, il s'agit là d'une nécessité historique inéluctable et qui est appelée à avoir des conséquences majeures pour l'avenir du monde. Il exprime, dans cette lettre, le fond de sa pensée: le projet de l'indépendance américaine est nécessaire, "car l'équilibre du monde l'exige".

La phrase clé est prononcée. L'heure est arrivée d'un nouvel équilibre universel. La structure impériale de domination ne peut rester en l'état. Un ordre nouveau, selon les termes mêmes qu'employa Virgile dans son églogue prophétique, va apparaître. Il faut que l'empire espagnol prenne fin pour que naisse un véritable Nouveau Monde qui puisse dialoguer sur la base de l'équité et du droit, avec les autres puissances de la terre.

Pour Bolívar, l'expression de "Nouveau Monde" n'avait pas le sens restreint que lui avaient donné les historiens du passé. Il ne concevait pas ce monde comme la partie la plus récemment incorporée à un ancien monde et à un ancien ordre, mais comme l'occasion providentielle de construire une nouvelle société qui ne répète pas les erreurs du vieux continent et qui marque le début d'une nouvelle ère dans les relations entre toutes les nations.

Bolívar apparaît ainsi comme le prophète non seulement du Nouveau Monde mais encore d'un nouvel ordre mondial. Il a senti et dit, dès cette époque, que l'heure était venue non seulement pour que de nouvelles nations indépendantes voient le jour mais encore, pour qu'un nouveau système de relations résultant de l'existence même de ces dernières apparaisse. Avec des mots qui semblent naître de la lutte que mènent actuellement les nouvelles nations d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique pour établir un nouvel ordre de relations dans ce dramatique dialogue entre le Nord et le Sud, dans le grand processus d'avènement du Tiers Monde, Bolívar alla jusqu'à dire: "L'équilibre qui nous intéresse est tout autre, c'est l'équilibre de l'univers. Ce combat ne peut en aucun cas être partiel, car des intérêts considérables, dispersés dans le monde entier, sont en jeu".

Avec quelle actualité cette voix retentit à nos oreilles! Elle nous parle de la question cardinale dont on débat avec inquiétude dans les grands forums internationaux. Deux siècles après sa naissance, Simón Bolívar est à la pointe du combat pour l'instauration d'un nouvel ordre international. C'est ce qu'a reconnu solennellement l'Unesco quand, en 1978, à travers ses organes suprêmes de direction, elle approuva la création du Prix international Simón Bolívar "destiné à récompenser, tous les deux ans à partir du 24 juillet 1983, date du bicentenaire de la naissance de Simón Bolívar, le Libérateur, la ou les personnes qui se seraient distinguées par leur action, leur œuvre de création et une activité particulièrement méritoire au service de la liberté, de l'indépendance et de la dignité des peuples, ainsi que du renforcement de la solidarité entre les nations, en favorisant le développement et en contribuant à l'avènement d'un nouvel ordre international, économique, social et culturel".

Arturo Uslar Pietri

De Jacmel à Santa Marta*

Je me suis levé tôt pour te chanter
dans le chemin où ta bonne nouvelle
précède tous nos rêves. De fils en fils
de la Caraïbe, je danse tes idées.
Appuyés à tes racines mes pas d'homme
écoutent la pulsation du destin des hommes:
Au secours! Simón Bolívar, au secours!
Mon capitaine, ça ne va pas!
Le monde a besoin de ta santé,
La planète perd la vie de tes racines
comme une jeune reine ses cheveux!

Je te cherche dans le roc de Santa-Marta
Es-tu encore un séducteur de rivages?
As-tu dit ta parole ultime aux vagues
de solitude qui ont desséché nos terres!
Que reste-t-il en toi de l'étoile du matin?
Où est la maison que tu avais à Jacmel?

Combien de fois a-t-on annoncé en toi
le mythe du génie brûlé vif au bûcher
de sa propre légende? Combien de fois
a-t-on salué le retour en force de ta vie
dans les semences du maïs nourricier?
Où brille ton héritage en père du pain
et de la paix des femmes, en père
de la maison où nous aimerions vivre en paix
chaque peuple éclairant l'autre en un seul univers?

Nous avons perdu des trésors avec ton nom
Nous avons pris à vie le mot *libertador*
pour en tirer un fabricant de frontières.
Où est le toit que tu avais à Rosario
sur ton créole foyer des Amériques?
Où est la maison d'un seul tenant de cristal
où tu entras comme on sort du ventre de sa mère?

Inventeur de raines nouvelles,
homme des genèses, prophète
de la guitare et du cacao,
chaque jour de soleil est en danger,
chaque nuit étoilée dépose aux portes
la honte nucléaire où la vie s'éteindra.
Bolívar, frappe au numéro qui te convient,
on t'ouvrira dans n'importe quelle rue,
tu es le bienvenu, ils n'oseront pas faire
éclater le droit de chacun d'être un soleil
s'ils savent qu'une forte tendresse d'homme
est revenue à la maison des frères humains.

PARIS, DECEMBRE 1982

RENE DEPESTRE

* Le 18 décembre 1816, Bolívar est parti du port haïtien de Jacmel pour une campagne qui devait déboucher sur la libération du Venezuela et de plusieurs pays de l'Amérique latine. Il est mort à Santa Marta le 17 décembre 1830.

RENÉ DEPESTRE, poète, essayiste et écrivain haïtien, est membre du Secrétariat de l'Unesco. Parmi ses œuvres les plus récentes, il faut citer *En état de poésie*, *Alleluia pour une femme-jardin*, *Bonjour et adieu à la négritude*. Il a collaboré notamment à *Amérique latina en sus ideas (L'Amérique latine à travers ses idées)*, ouvrage collectif de l'Unesco.

BOROBUDUR



Photo © A. J. Bernet Kempers, Arnhem, Pays-Bas

La richesse en images de la cosmologie bouddhique apparaît dans toute sa splendeur à Borobudur : les 1 460 bas-reliefs du sanctuaire, d'une longueur totale de 2 500 mètres, couvrent une surface de 1 900 mètres carrés. Le détail, ci-dessus, montre un épisode de l'histoire du prince Sudhana et de la nymphe Manohara. En allant chercher celle-ci près de la capitale du royaume de son père, Sudhana rencontre des jeunes filles qui transportent l'eau destinée au bain de la nymphe. Pour annoncer sa présence, le prince laisse tomber une bague dans l'une des jattes.

Un joyau du patrimoine humain

par R. Soekmono

Chandi Borobudur est situé en Indonésie, au centre de l'île de Java. Ce magnifique sanctuaire bouddhique se dresse dans une plaine fertile entourée de montagnes et de volcans aux flancs abrupts. Avec ses terrasses de pierre qui s'élancent vers le ciel en vagues successives dans une profusion d'incomparables bas-reliefs sculptés et de statues du Bouddha pour aboutir au grand stupa central, on a pu dire que c'était « le plus vaste, le plus ancien et le plus beau monument de l'hémisphère Sud ». Et pourtant, cet édifice plus que millénaire est resté abandonné et oublié pendant des siècles après sa construction. Lorsqu'on le redécouvrit au début du 19^e siècle, Borobudur était à moitié ruiné par les ravages du temps, et bien qu'un certain nombre de réparations et d'opérations de consolidation aient été entreprises, l'édifice semblait condamné à plus ou moins brève échéance. Dans les années qui suivirent l'accession de l'Indonésie à l'indépendance, le jeune Etat décida que la sauvegarde de ce vestige d'un passé glorieux constituait un objectif prioritaire. Aujourd'hui, grâce à un concours exceptionnel de spécialistes de disciplines multiples, grâce, aussi, à la fierté nationale et à une coopération internationale orchestrée par la campagne internationale de l'Unesco en faveur de Borobudur, cette grande œuvre due au génie de l'homme a pu être sauvée pour la postérité. La gigantesque opération de sauvetage archéologique, qui a duré sept ans et au cours de laquelle il a fallu démonter et reconstituer pierre par pierre les terrasses carrées du bas de l'édifice est maintenant achevée. Un premier article du Dr Soekmono, Directeur indonésien du projet de restauration de Borobudur, retrace l'histoire du monument et propose une interprétation de sa signification: un deuxième article co-signé par le Dr Soekmono et Dr C. Voûte, coordinateur de l'Unesco du projet de restauration de Borobudur 1971-1975, décrit les périls qui menaçaient le monument et raconte comment l'entreprise de sauvetage a été finalement couronnée de succès.

ON se perd en conjectures sur l'origine de Borobudur, l'explication la plus poétique étant sans doute celle qui voit dans ce monument l'image d'une fleur de lotus flottant sur le lac qui recouvrait jadis la plaine environnante, lotus mythique qui devait donner naissance au futur Bouddha.

Nous ne disposons d'aucun témoignage écrit sur la construction du monument, mais les inscriptions qui subsistent permettent de situer sa fondation aux environs de l'an 800 après J.-C., époque qui marque l'apogée de la puissante dynastie Sailendra du centre de Java.

Nous ne savons pas davantage combien de temps Borobudur est resté un centre religieux actif et à quelle date il a perdu sa fonction de monument à la gloire de la dynastie Sailendra et de lieu de pèlerinage bouddhique.

On suppose généralement que les *chandis* (nom donné aux monuments les plus anciens de l'histoire de l'Indonésie) ont cessé d'être fréquentés lorsque la population de Java s'est convertie à l'Islam au 15^e siècle. Il est possible, cependant, que les monuments du Java central aient été abandonnés, dès le 10^e siècle, lorsque le centre du pouvoir se déplaça vers l'est de l'île.

Quoi qu'il en soit, il a fallu attendre 1814 pour que Chandi Borobudur resurgisse, au propre comme au figuré, des ténèbres du passé. Java était alors colonie britannique, et le représentant du gouvernement de Sa Majesté, Sir Stamford Raffles, se passionnait pour l'histoire de l'île. Informé, en 1814, de l'existence d'un gigantesque monument appelé Chandi Borobudur, il chargea un ingénieur néerlandais du nom de Cornélius d'aller enquêter sur place.

Par les soins de Cornélius, quelques 200 villageois furent enrôlés pour abattre les arbres, brûler les broussailles et dégager les monceaux de terre et de débris sous lesquels le monument était resté longtemps enseveli. L'intérêt manifesté pour Borobudur par Raffles et Cornélius ne fit que croître et, quelques années plus tard, un administrateur néerlandais paracheva leur entreprise: dès 1835, le monument était complètement dégagé.

L'édifice ainsi révélé est une pyramide colossale formée de neuf terrasses superposées et surmontées d'un énorme *stupa* en forme de cloche. L'édifice, qui coiffe le sommet aplati d'une colline, est construit en andésite, roche volcanique poreuse d'un gris bleuté qu'on trouve dans le lit des rivières avoisinantes. Les pierres posées sans mortier sont reliées par des assemblages en queue d'aronde dans le sens horizontal et à tenons et à mortaises dans le sens vertical. L'élasticité relative de la construction permet au monument de supporter de légers mouvements de terrain sans dommage immédiat.

Malgré la structure complexe de l'édifice, l'existence de trois niveaux distincts, la base, le corps et le sommet, s'impose d'emblée. La base forme un carré d'environ 120 mètres de côté et dont la superficie est donc de près d'un hectare et demi.

Cette base formée de murs de 4 mètres de haut repose sur un mur en moellons qui ressemble à une énorme plinthe d'un mètre cinquante de haut sur trois mètres de large. En 1885, le Président de la Yogyakarta Archeological Society fit une découverte sensationnelle: il s'aperçut que ces murs enfermaient une série de 160 bas-reliefs que l'on désigna sous le nom de "pied caché du monument". (Ces sculptures ont été photographiées en 1890-1891 avant d'être à nouveau recouvertes par les murs d'origine, sauf à l'angle sud-est).

Certains érudits pensent que ces bas-reliefs ont pu être délibérément recouverts pour qu'ils soient dissimulés aux yeux des pèlerins. Toutefois, le fait qu'il ait fallu utiliser pour ce coffrage 12 750 m³ de pierres et sacrifier ornements architecturaux et bas-reliefs semble indiquer que le but de l'opération était plutôt de consolider le monument. Comme les fondations de la pyramide reposaient sur

R. SOEKMONO, d'Indonésie, est un spécialiste de l'archéologie et de l'histoire ancienne de son pays. Professeur d'archéologie et secrétaire exécutif de l'Université d'Indonésie, il est le représentant de son gouvernement pour la restauration de Chandi Borobudur et le directeur du projet de restauration. Il a publié plusieurs études sur le sanctuaire bouddhique, notamment Chandi Borobudur, a Monument of Mankind (Chandi Borobudur, un monument de l'humanité).



Photo tirée de Description de Borobudur, 1920, de N.J. Krom et Th. van Erp

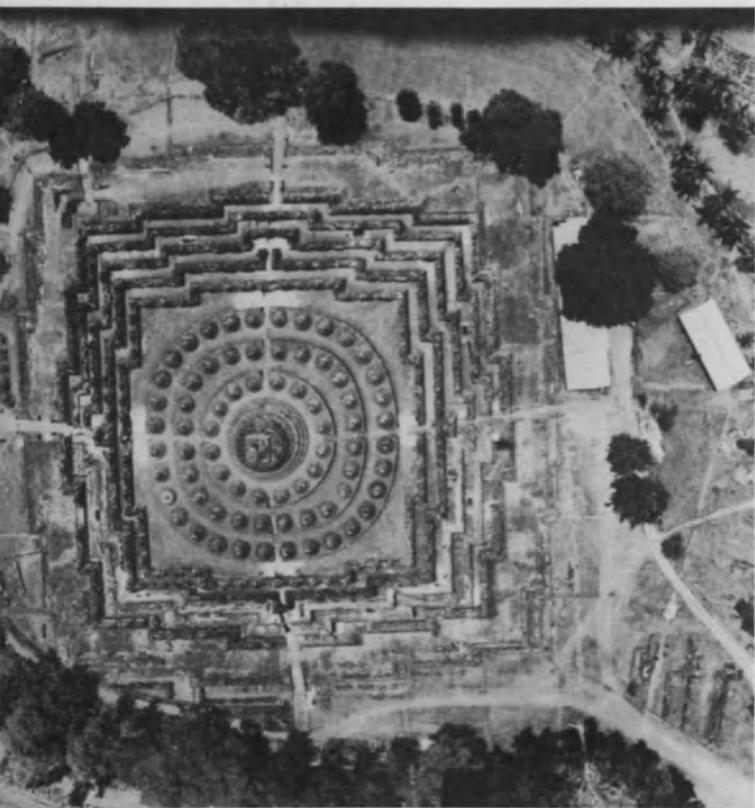


Photo © Unesco-Institut Géographique national, Paris

Ces photos aériennes, ci-dessus et en haut, montrent les grandes caractéristiques architecturales de Borobudur: il s'agit d'une pyramide à niveaux faite de neuf terrasses superposées et couronnée, à 35 m au-dessus du sol, d'un énorme *stupa* en forme de cloche. La coupe transversale, à droite, montre comment la division verticale du sanctuaire – base, corps central et superstructure – correspond aux trois sphères de l'univers dans la cosmogonie bouddhique: *kamadhatu*, la sphère des Désirs; *rupadhatu*, la sphère des Formes; et *arupadhatu*, la sphère du détachement des Formes.

► de la terre à peine tassée, il est probable que des glissements de terrain ont commencé à se produire très tôt. En d'autres termes, le mur de soutènement serait une sorte de barrage destiné à arrêter les glissements de terrain et à éviter l'effondrement de l'édifice.

Le corps du monument, c'est-à-dire la partie médiane, est formé de cinq terrasses dont la dimension diminue en montant. La première terrasse est en retrait de 7 mètres par rapport à la base, créant ainsi une large plate-forme. Le retrait des autres terrasses n'est que de 2 mètres par palier, et des balustrades transforment les galeries étroites en couloirs.

La partie supérieure de l'édifice se distingue de façon très nette des terrasses. Celle-ci consiste en trois plates-formes circulaires dont chacune comporte une rangée de stupas perforés en forme de cloche enfermant des bouddhas que l'on aperçoit par les ouvertures de la pierre. Surmontant ces rangées concentriques de stupas, le grand dôme central qui couronne le monument s'élève à près de 35 mètres au-dessus du niveau du sol.

On accède à la partie supérieure du monument par des escaliers situés au milieu de chaque côté de la pyramide. Ceux-ci mènent par une série de portes (dont la plupart ont disparu) aux plates-formes circulaires et coupent les couloirs des terrasses inférieures. L'entrée principale se trouve à l'est, comme le montre le sens de la narration des bas-reliefs.

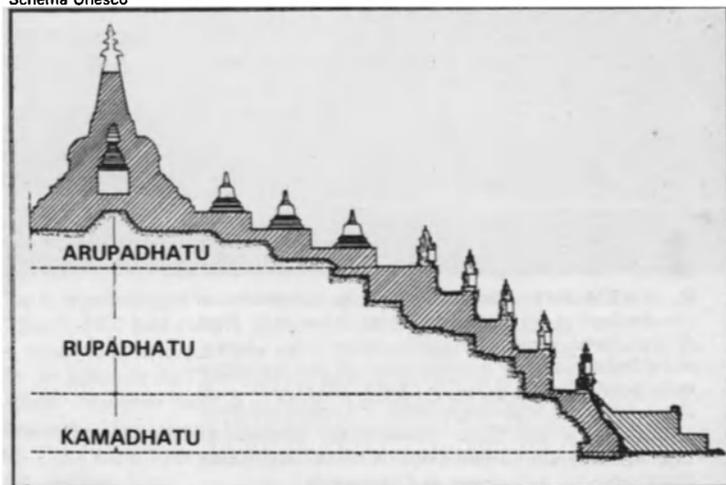
Il existe peu d'exemples au monde d'une architecture symbolique et religieuse aussi complexe et cohérente que celle de Chandi Borobudur: à chaque niveau de l'édifice correspond un nouveau degré de signification symbolique. En fait, il s'agit moins d'un temple que d'un lieu de pèlerinage ou d'une école ou université d'un type particulier. Le disciple du Bouddha, empruntant successivement les différents couloirs et escaliers pour accéder enfin à la plate-forme supérieure, fait l'expérience, physique et spirituelle, du long et difficile voyage initiatique à la recherche de l'ultime vérité.

Le bouddhisme attache une importance particulière à la préparation mentale qui précède l'affranchissement définitif de tout lien terrestre et l'atteinte du but suprême: la fin des renaissances. Aussi bien l'univers est composé de trois sphères. La plus basse ou *kamadhatu* est la sphère des désirs dont l'homme est l'esclave. La suivante ou *rupadhatu* est la sphère des formes: l'homme y abandonne ses désirs mais garde sa forme et son nom. La sphère la plus élevée ou *arupadhatu* est la sphère du détachement des formes où l'homme est à jamais affranchi de tout lien avec le monde des phénomènes.

La base de Chandi Borobudur représente la sphère des désirs et les terrasses carrées la sphère des formes, alors que les trois plates-formes circulaires et le grand stupa central représentent la sphère du détachement des formes.

La base, qui n'est pas visible en l'état actuel, comporte 160

Schéma Unesco



bas-reliefs et de brèves inscriptions gravées au-dessus de nombreux panneaux (il s'agit apparemment d'instructions indiquant aux sculpteurs les scènes à représenter) sur le thème de la lutte du bien et du mal sur la terre. On y voit les mauvaises actions, du commérage au meurtre, avec les châtiements expiatoires correspondants, et les bonnes actions — telles que l'exercice de la charité et les pèlerinages, etc. — avec leur récompense. Les tourments de l'enfer, les joies du paradis, des scènes de la vie quotidienne forment un panorama complet du *samsara*, le cycle sans fin de la naissance et de la mort, la chaîne des formes d'existence illusoire dont le bouddhisme délivre.

Par contraste avec le champ ouvert de la vie terrestre symbolisé par la sphère des désirs, le sentier menant à la délivrance suprême exige un rétrécissement de la vision et une concentration accrue de l'esprit. Les galeries resserrées de la sphère des formes aident les fidèles à se conformer à ces exigences. A première vue, elles offrent un spectacle déconcertant : les murs et les balustrades en vis-à-vis sont couverts de

bas-reliefs. Dans les couloirs, longs de 2 500 mètres, se succèdent 1 300 panneaux narratifs et 1 212 bas-reliefs décoratifs. Le mur principal de la première galerie relate la vie du maître Bouddha depuis sa descente du ciel jusqu'à son illumination ultime. Les bas-reliefs qui couvrent les murs des seconde, troisième et quatrième galeries content l'histoire des errances sans fin de Sudhana dans sa quête de la Sagesse Suprême et de la Vérité Ultime.

Les bas-reliefs narratifs des murs se lisent de droite à gauche, et ceux des balustrades de gauche à droite. Cette disposition facilite la *pradaksina*, la déambulation rituelle du pèlerin qui avance dans le sens des aiguilles d'une montre en laissant le sanctuaire à sa droite. La narration débute à sa droite, ce qui confirme que cet escalier est la véritable entrée du monument. La persévérance et les efforts incessants des principaux personnages de la sphère des formes pour atteindre le but suprême, malgré l'extrême richesse et la grande beauté des formes, inspirent le pèlerin qui poursuit son ascension en spirale en gravissant les étages successifs. Les plates-formes

SUITE PAGE 15



Le "pied caché" de Borobudur

La base de Borobudur, appelée communément "le pied caché", est masquée par un mur de soutènement en moellons bâti sans doute pour empêcher l'effondrement du monument au cours de sa construction. L'ensemble de 160 bas-reliefs qui l'orne ne fut découvert qu'en 1885, soit dix siècles après sa création. Le "pied caché" fut alors dégagé et ses chefs-d'œuvre en pierre furent photographiés avant d'être à nouveau recouverts sauf à l'angle sud-est. Les panneaux, où se déroule un fascinant panorama de scènes de la vie quotidienne, illustrent la manière dont opère le *karma*, la Loi de la Cause et de l'Effet. On y voit des scènes susceptibles de conduire à une future réincarnation caractérisée par "une vie brève", "une longue vie", "beaucoup de souffrances", "peu de souffrances", "la laideur", "la grâce" et ainsi de suite. Comme le rite de la *pradaksina* exige du visiteur pieux de Borobudur qu'il contourne le sanctuaire dans le sens des aiguilles d'une montre, l'action initiale est généralement figurée sur le côté droit du panneau et ses effets, bons ou mauvais, sur le côté gauche. En haut, une double scène, divisée par l'arbre du centre, illustre les mauvaises actions conduisant aux tourments de l'enfer : des individus qui jettent des poissons et des tortues dans un chaudron sont eux-mêmes rôtis sur un feu (à droite de l'arbre central) et un matricide plonge la tête la première dans l'enfer (à gauche). Au centre, le refus de faire l'aumône engendre la pauvreté. En bas : le "pied caché", dégagé, à l'angle sud-est de Borobudur.

Photo tirée de *Description de Borobudur*, 1920, de N.J. Krom et Th. van Erp

Photos Luc Joubert - *Courner de l'Unesco*. Tirées de *Description de Borobudur*, 1920, de N.J. Krom et Th. van Erp

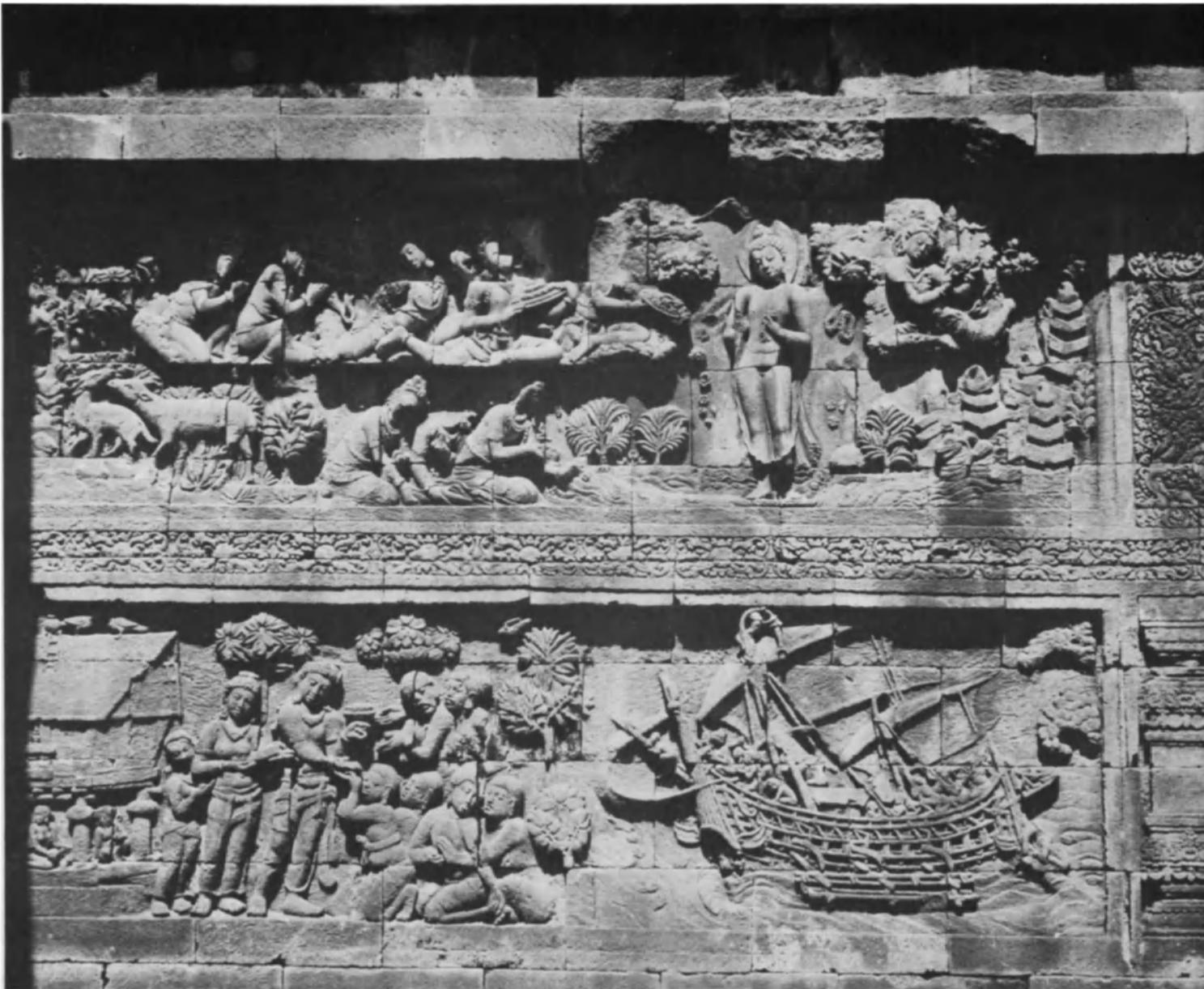
La vie du seigneur Bouddha

Ces cinq bas-reliefs de Borobudur appartiennent à un ensemble qui en compte 120 et retrace certains épisodes de la vie de Suddartha Gautama, le Bouddha historique, suivant le texte sacré du *Jalī-tavīstara*. Le bas-relief qui montre la naissance du Bouddha sous la forme de Siddartha, fils du roi Suddhodana et de la reine Maya de Kapilavastu (Le Népal actuel) est précédé de panneaux représentant les diverses préparations à l'incarnation finale du *bodhisattva* (qui devient Bouddha). Photo du haut: deux déesses sont arrivées sur des nuages pour contempler la future mère du *bodhisattva*, qu'on voit assise dans son pavillon, entourée de suivantes et de soldats.

Le *bodhisattva* grandit et se marie. Après le mariage, des dieux viennent lui rendre visite pour le féliciter, mais aussi pour lui rappeler la tâche sacrée qui l'attend. Craignant de perdre le fils qui doit lui succéder, le roi Suddhodana fait bâtir à son intention trois palais qui sont sévèrement gardés afin que le prince ne puisse s'échapper. Deuxième photo: le *bodhisattva* est assis au milieu des femmes de la cour endormies.

Une nuit, il quitte le palais pour commencer une vie nouvelle. Troisième photo: il prend congé de son valet Chandaka et de son cheval bien-aimé Kanthaka, et il coupe ses cheveux. Ayant cheminé longtemps, le *bodhisattva* trouve cinq disciples prêts à le suivre dans sa quête du salut. Quatrième photo: il est assis, à gauche, dans une attitude de méditation, parmi les rochers, les arbres et les paons de la montagne de Gaya. A droite, on reconnaît les cinq disciples vêtus en ascètes.

Après avoir résisté aux tentations de Mara le maléfique, le *bodhisattva* atteint à la Sagesse suprême et devient ainsi Bouddha, "l'Illuminé". Photo du bas: les dieux persuadent le Bouddha de révéler sa doctrine et de se consacrer aux souffrances du monde.



LE GRAND VÉHICULE

A l'origine, le bouddhisme n'était pas une religion, en ce sens qu'il ne proposait aucun dieu à l'adoration des fidèles. Il s'agissait plutôt d'une doctrine enseignant la libération définitive de toutes les souffrances, étant entendu au départ que toute vie est souffrance. Le monde des phénomènes n'ayant pas de réalité, la vie sous toutes ses formes n'est qu'illusion. La vie est à la fois une continuation des existences antérieures et une préparation à la prochaine, une étape dans le cycle sans fin des naissances et des renaissances. Les caractéristiques et la nature de chaque étape sont déterminées par les précédentes.

Le facteur déterminant est le karma, l'équilibre entre les bonnes et les mauvaises actions. Un bilan positif assure une meilleure vie à venir, et une suite de vies où ce progrès s'accroît sera couronnée par une renaissance dans le ciel. Mais le cycle des naissances et des renaissances n'est pas interrompu pour autant, car un être céleste n'est aussi qu'une manifestation éphémère et le but ultime est d'éviter toute forme de renaissance.

A mesure que le bouddhisme évoluait, l'atteinte du nirvana, ou non-existence absolue, a cessé d'être l'objectif suprême. Pour suivre l'exemple même du Bouddha, il fallait rechercher le salut des autres plutôt que le sien propre, et l'image du bodhisattva, un de ceux qui ont atteint « l'état d'éveil », remplaça l'idée du nirvana. Ce courant de la pensée bouddhique, qu'on trouva en Indonésie, s'appelle mahayana ou école du Grand Véhicule. Son idéal est de chercher à sauver le plus grand nombre, et le bouddhiste mahayana aspire à devenir un bodhisattva.

R. S.

Des sermons sculptés dans la pierre se déroulent sous les yeux des visiteurs qui parcourent les terrasses de Borobudur. La photo, ci-dessus, montre un épisode du *lalitavistara*, la biographie du Bouddha historique, depuis sa descente du ciel *tushita* jusqu'à son premier sermon dans le Parc aux cerfs de Varanasi. On y voit le *bodhisattva* (qui deviendra-Bouddha) se baigner dans la rivière Nairanjana. Au-dessous, un navire en pleine mer, l'un des bas-reliefs qui représentent les vies antérieures de Bouddha, avant sa dernière réincarnation dans le monde des humains.

Photos © A.J. Bernet Kempers, Arnhem, Pays-Bas



La quête de Sudhana

Tout autour des seconde, troisième et quatrième terrasses de Borobudur, 460 panneaux, dont beaucoup sont grandeur nature, illustrent l'infatigable quête de l'illumination que poursuit le fils du marchand Sudhana et s'inspirent du *gandavyuha*, les écritures saintes du *Mahayana*. Cette quête spirituelle conduit Sudhana auprès d'une étonnante variété de guides spirituels, où figurent aussi bien des moines et des hommes d'affaires qu'un commandant de navire et des déesses de la nuit. (1) Sudhana rend hommage à une femme en se prosternant devant elle et en touchant le sol par cinq points de son corps. (2) Il rend visite au grand *bodhisattva* Manjusri et sollicite son enseignement. Manjusri est représenté au centre; Sudhana est à sa gauche par rapport au spectateur. Les bas-reliefs qui terminent la série suivent un autre texte sacré, le *bhadracarī*. Dans l'une des scènes les plus remarquables (3), le *bodhisattva* Samantabhadra apparaît trois fois. D'abord, on le voit debout, les pieds posés sur le sol (à droite), puis sur un coussin de lotus à mi-hauteur (au centre) et enfin volant dans les hauteurs célestes. On pense que cette scène illustre le passage: "Mes vœux ne connaîtront pas de fin avant que je n'atteigne les limites du ciel et que... tous les *kar-mas* et toutes les passions terrestres ne se soient éteintes".



1

2

3

Photos Luc Joubert - Courmerde/Unesco.
Tirées de *Description de Borobudur*,
1920, de N. J. Krom et Th. van Erp

circulaires de la sphère du détachement des formes offrent un contraste total avec les terrasses carrées de la sphère des formes: elles sont sobres, dépouillées, sans sculpture ni ornement. Seules les rangées de stupas encerclant le grand dôme central brisent cette austère monotonie.

La totale ouverture de l'*arapadhatu* et la vue magnifique qu'elle offre symbolisent l'élargissement sans fin de l'horizon spirituel que le pèlerin peut connaître s'il persiste dans la voie tracée par le maître Bouddha.

Lorsqu'il a absorbé l'esprit de *arapadhatu*, il goûte aux joies de la sagesse sinon à l'illumination et le visiteur ordinaire se trouve lui aussi amplement récompensé de sa pénible ascension.

Cette conception architecturale exceptionnelle a amené de nombreux chercheurs à s'interroger sur le dessein des bâtisseurs de Chandi Borobudur: l'identification du monument avec la montagne cosmique n'est que l'une des nombreuses interprétations disséminées dans plus de 500 ouvrages savants consacrés à la question.

L'interprétation symbolique la plus satisfaisante du monument reste celle du docteur J.G. de Casparis, qui s'est livré à l'analyse minutieuse d'un certain nombre d'inscriptions des 8^e et 9^e siècles. L'une d'elles, datant de 842 après J.-C., contient le mot composé *Bhumisambha-rabhudara* qu'il a identifié comme étant le nom originel de Chandi Borobudur.

Ce mot complexe fournit la clé de la signification de Borobudur et révèle en même temps l'identité de ses fondateurs. Dans le vocabulaire du bouddhisme *mahayana*, ce mot composé signifie: "La montagne de l'accumulation des vertus sur les dix étapes du bodhisattva". On appelle *bodhisattva* l'adepte qui, s'inspirant du personnage historique de Bouddha Gautama, a décidé de parvenir à l'illumination. Le nom du temple peut également s'interpréter en termes d'architecture comme: "Montagne des étapes successives en terrasses" ou d'une façon plus générale comme "Le roi de l'accumulation de la Terre", par allusion à la dynastie Sailendra ("Sailendra" signifiant "roi des montagnes").

Casparis a montré de façon convaincante que des termes techniques aussi complexes étaient monnaie courante dans les chartes de la dynastie Sailendra. Par ailleurs, comme la pyramide à degrés symbolise dans les cultures préhistoriques indonésiennes la maison des ancêtres dans les montagnes, il n'est pas hasardeux de penser que le culte des ancêtres a aussi joué un rôle important dans la conception du monument.

La signification symbolique de Chandi Borobudur procéderait donc d'une double origine, s'inspirant à la fois du bouddhisme *mahayana* et du culte des ancêtres. C'est en tout cas la théorie de Casparis pour expliquer le sens du grand stupa qui forme le dixième étage du monument. Les dix étages de l'édifice correspondraient à la fois aux étapes que le bodhisattva doit franchir avant d'atteindre la sainteté du Bouddha, et au nombre des souverains Sailendra ayant précédé la construction de Borobudur.

Borobudur est d'une exceptionnelle abondance en statues de pierre représentant des *dhyani buddha* (bouddhas transcendants) assis, les jambes croisées, sur un coussin de lotus et tournés vers l'extérieur. A première vue, elles semblent identiques, mais, en fait, elles présentent des différences: surtout par la position des mains (*mudra*). A droite, un *dhyani buddha* dans la *abhaya mudra*, geste qui symbolise l'incitation à maîtriser la peur.

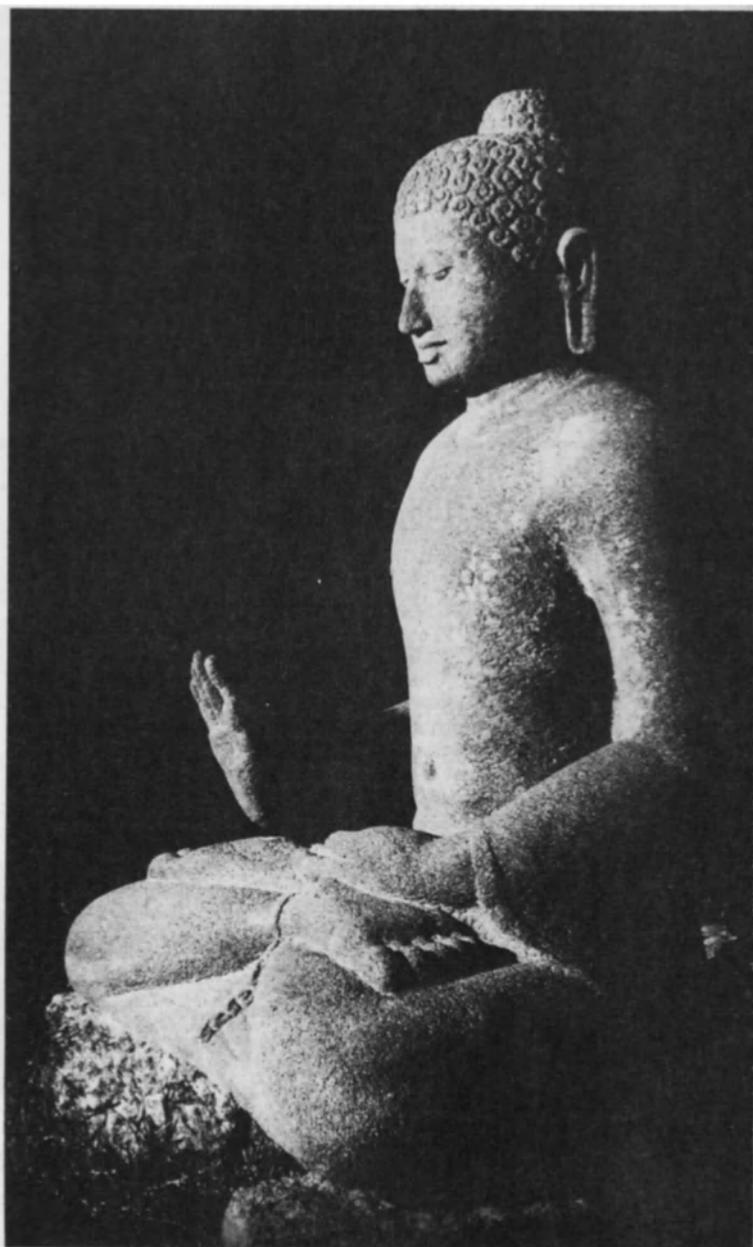
Photo tirée de *Description de Borobudur*, 1920, de N.J. Krom et Th. van Erp

Il est notoire que les souverains étaient enclins à s'identifier à un protecteur céleste: les rois hindous avec Çiva ou Vishnou, les rois bouddhistes avec des bodhisattvas. Pour l'hindouisme (comme pour le bouddhisme à ses débuts), le but final est la libération du cycle des naissances et des morts, mais pour le bouddhiste *mahayana*, cette libération ne représente que le commencement du Sentier du bodhisattva. Un roi sailendra devait donc faire le maximum pour accéder à l'état de bouddha. L'un des meilleurs moyens d'y parvenir était de faire preuve d'une vertu exemplaire au cours de son règne, ou encore de glorifier ses prédécesseurs, l'une des actions les plus méritoires consistant à ériger des monuments à la gloire de son saint patron et à la mémoire de ses ancêtres.

Dans le culte des ancêtres, le plus ancien est supposé avoir atteint un stade de perfection plus élevé que ses successeurs. L'ancêtre le plus éloigné, le fondateur de la dynastie, est censé avoir atteint l'ultime perfection et les autres se classent par ordre d'ancienneté.

Le fondateur de Chandi Borobudur avait sans doute cette idée en tête lorsqu'il conçut un monument qui rompait entièrement avec la tradition. Cette rupture hardie avec la tradition montrait la haute estime qu'il portait à l'ancêtre qu'il a identifié au Bouddha. Une pyramide à degrés coiffée d'un stupa symbolisait particulièrement bien les vertus accumulées par la dynastie sur le sentier du bodhisattva. Ainsi, Chandi Borobudur ne se comprend que dans la double perspective du bouddhisme et du culte des ancêtres.

R. Soekmono



Un sauvetage exemplaire

par R. Soekmono et Caesar Voûte

L'ACTUEL projet de restauration de Borobudur est l'aboutissement d'une longue période d'études et de recherches. Certes, les mesures de restauration et de conservation antérieures, et même les grands travaux de Theodoor Van Erp qui, de 1908 à 1911, a reconstruit les stupas qui menaçaient ruine et nettoyé de nombreuses sculptures rongées par le lichen et la mousse, ne s'étaient attaquées que partiellement aux différents facteurs qui mettaient en danger le monument. Néanmoins, si l'on fait le compte de toutes les opérations de nettoyage et de réparation et de toutes les études effectuées depuis la redécouverte de Borobudur en 1814, on peut dire que les travaux de recherche et de conservation du monument s'étendent sur plus de 150 ans.

La menace qui pesait sur Borobudur était due à plusieurs causes. D'abord, le site choisi était loin d'être idéal, puisque Borobudur n'est pas bâti sur un sol plat mais coiffe littéralement le sommet d'une colline. Au fur et à mesure de leur travail, les constructeurs ont tassé de la terre meuble et des débris devant eux, si bien que les fondations de l'édifice reposent sur une couche instable de matériaux accumulés par l'homme. Déjà, pendant la construction il en est résulté des glissements de terrain auxquels les bâtisseurs ont remédié notamment en construisant le mur de retenue qui dissimule le « pied caché » (voir article précédent).

Borobudur est situé dans une zone de tremblements de terre et n'a cessé de subir des secousses sismiques. En 1961, on a encore enregistré deux tremblements de terre en l'espace d'un seul mois. Si faibles qu'elles aient été, ces secousses ont entraîné la chute de très nombreuses pierres des murs inclinés et provoqué de nouvelles failles et fissures.

Depuis plus d'un millénaire, les rigueurs du climat tropical dégradent l'édifice déjà fragile par sa structure. Dans une région où la température peut varier de 20°C en 24 heures, le contraste entre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits fait



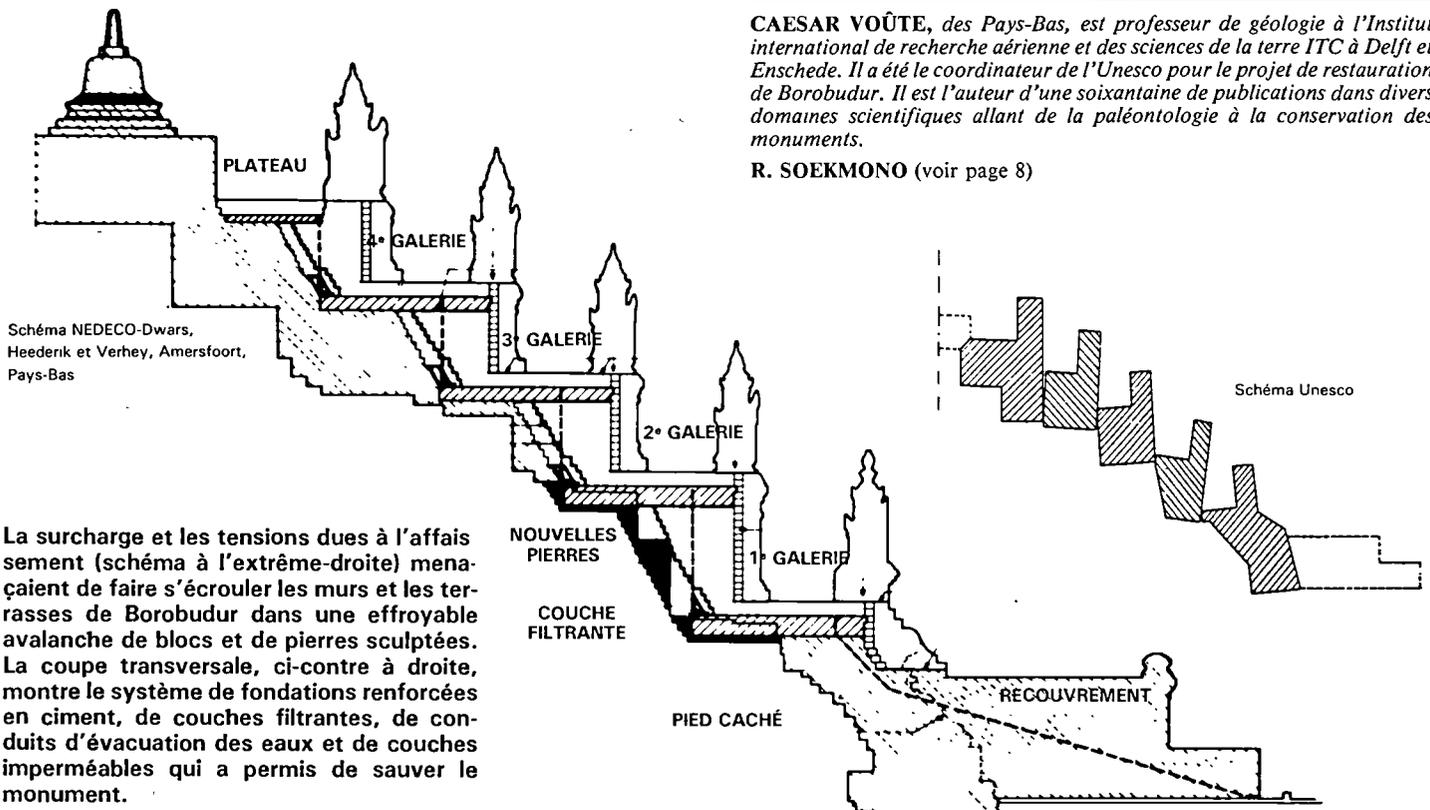
Photo tirée de Chandi Borobudur par R. Soekmono © Unesco

Des recherches furent menées sur place pour étudier des techniques permettant de nettoyer, traiter et conserver les pierres, les statues et les bas-reliefs endommagés. Ci-dessus, analyses chimiques en laboratoire.

éclater la pierre poreuse. Mais le pire ennemi du monument reste l'importance des précipitations (plus de 2 000 mm/an en moyenne, avec parfois des pluies diluviennes pouvant déverser jusqu'à 15 mm d'eau en 5 minutes). Ces pluies ont engorgé le système d'évacuation déjà insuffisant, s'infiltrant jusqu'au cœur du monument où un long travail d'érosion a raviné la terre et détérioré les fondations. Les murs des terrasses ont fini par se gondoler et pencher dangereusement, en même temps que les sols s'incurvaient vers le centre. Les murs des terrasses inférieures, particulièrement touchés, menaçaient de s'effondrer et d'entraîner dans leur chute la masse du bâtiment dans une gigantesque avalanche de terre et de blocs de pierre.

CAESAR VOÛTE, des Pays-Bas, est professeur de géologie à l'Institut international de recherche aérienne et des sciences de la terre ITC à Delft et Enschede. Il a été le coordinateur de l'Unesco pour le projet de restauration de Borobudur. Il est l'auteur d'une soixantaine de publications dans divers domaines scientifiques allant de la paléontologie à la conservation des monuments.

R. SOEKMONO (voir page 8)



La surcharge et les tensions dues à l'affaissement (schéma à l'extrême-droite) menaçaient de faire s'écrouler les murs et les terrasses de Borobudur dans une effroyable avalanche de blocs et de pierres sculptées. La coupe transversale, ci-contre à droite, montre le système de fondations renforcées en ciment, de couches filtrantes, de conduits d'évacuation des eaux et de couches imperméables qui a permis de sauver le monument.



Ces statues de Bouddha attendent d'être réparées. Pendant l'opération de sauvetage un système de classement informatisé permit de situer l'emplacement exact de plus d'un million de blocs de pierre qui furent démontés, nettoyés, séchés, restaurés et traités avant d'être replacés sur de nouvelles fondations. Certaines pierres durent être mises à l'abri pendant quatre ou cinq ans avant d'être réutilisées.

L'humidité qui envahissait les pierres avait également rongé une bonne partie des magnifiques bas-reliefs, enfouis sous les mousses et les lichens.

Chandi Borobudur est considéré par les Indonésiens comme un symbole de spiritualité et même pendant la lutte pour l'indépendance, le monument a continué à bénéficier de soins spéciaux. En 1948, deux archéologues indiens ont été invités à l'inspecter et en 1955 le gouvernement indonésien a demandé l'aide de l'Unesco. Les calculs effectués en 1959 ont mis en évidence de nombreux indices alarmants de la dégradation du monument. Les écarts enregistrés semblaient insignifiants, mais comme le plus léger déplacement d'un mur risquait d'être fatal, on ne pouvait négliger la moindre déviation.

Chandi Borobudur est si compact et les dégâts étaient si étendus qu'aucune restauration partielle n'aurait pu assurer sa sauvegarde. Il a donc fallu envisager un plan audacieux : démonter et reconstruire les terrasses carrées et installer par la même occasion un système efficace d'évacuation des eaux derrière les murs et sous les sols.

Il fut également décidé que, lors de la construction des nouvelles fondations, on isolerait la masse de terre sur laquelle reposait le monument de son appareil de pierre par un système étanche de couches poreuses et de matériaux imperméables. En effet, on ne pouvait reconstruire les murs et les sols qu'après avoir posé de nouvelles fondations en béton armé. La seule manière d'obtenir une solidité suffisante était de cou-

DE LA REDÉCOUVERTE AU SAUVETAGE

Peu de temps après sa fondation par un roi de la dynastie Sailendra (Java central) au 9^e siècle après J.-C., Chandi Borobudur est abandonné.

1814. Redécouverte du monument par Sir Stamford Raffles qui entreprend de dégager le site envahi par les débris et la végétation. Des spécialistes étudient le monument sous toutes ses faces, constituant une documentation à base de dessins et de photographies.

1885. Découverte du « pied caché » (la base originelle), série de bas-reliefs dissimulés par un mur de soutènement construit pour empêcher l'édifice de s'écrouler.

1907-1911. Travaux de restauration entrepris par Theodoor Van Erp. « C'est grâce à lui que le monument a survécu ». Il démonte et reconstruit les trois terrasses circulaires et les stupas.

1929. Une nouvelle commission est chargée d'identifier la cause des dégradations et de proposer des remèdes.

1950. La République d'Indonésie devient membre des Nations Unies et de l'Unesco.

1955. L'Indonésie requiert l'avis consultatif

de l'Unesco sur les moyens de lutter contre la dégradation de la pierre des monuments indonésiens et en particulier de Borobudur. Un plan global de restauration est envisagé.

1967. Le gouvernement indonésien fait de nouveau appel à l'assistance technique de l'Unesco.

1968. Des experts de plusieurs pays entreprennent des études sur place en étroite coopération avec l'Institut archéologique indonésien et l'administration indonésienne.

Janvier 1971. Une réunion d'experts internationaux organisée à Jogjakarta conclut à l'unanimité que le seul moyen de sauver Borobudur de la ruine consiste à démonter et à reconstruire les terrasses carrées.

Avril 1971. Le gouvernement indonésien charge la *Badan Pemugaran Candi Borobudur* (Agence pour la restauration de Chandi Borobudur) de superviser tous les aspects du projet de restauration. Nomination d'un coordinateur de l'Unesco.

Décembre 1972. Création d'un Comité consultatif international. L'Unesco lance une campagne internationale en faveur de

Borobudur.

29 janvier 1973. Le gouvernement de l'Indonésie et l'Unesco concluent un accord officiel pour l'exécution du projet de restauration de Borobudur. Le même jour, des accords concernant les contributions volontaires pour la préservation de Borobudur sont signés entre l'Unesco et plusieurs Etats membres donateurs. Création d'un fonds d'entraide internationale spécial géré par le Directeur général de l'Unesco avec l'aide d'un Comité exécutif constitué de représentants des Etats membres participant au projet.

1975. Début des travaux de la façade nord. Les travaux de restauration après démontage dureront 7 ans.

1981. La reconstruction des façades est et ouest est déjà bien avancée.

Octobre 1982. Achèvement des travaux de restauration.

23 février 1983. Cérémonie d'inauguration en présence du Président de la République d'Indonésie. Le coût total des dépenses dépasse 20 millions de dollars; les deux-tiers ont été fournis par le gouvernement indonésien.

► ler des dalles de béton permettant de répartir le poids des murs et des balustrades sur une vaste surface. Comme il fallait également préserver une certaine flexibilité entre les différentes parties du monument, on opta pour des fondations en forme d'anneaux concentriques sous chacune des galeries.

Il avait été envisagé au départ d'aménager un accès aux bas-reliefs du « pied caché » grâce à une tranchée couverte qui ferait le tour du monument, mais il fallut y renoncer en raison des risques de glissements de terrain et d'éboulements, en particulier lors des tremblements de terre.

Le projet final n'a pu voir le jour qu'après d'importants travaux préparatoires qui ont nécessité l'intervention de spécialistes de nombreuses disciplines : analyse de photos aériennes, archéologie, architecture, chimie, techniques de conservation, ingénierie, séismologie, résistance des matériaux, géologie, géophysique, hydrologie, techniques d'imperméabilisation, aménagement des sites, météorologie, microbiologie, pétrographie, physique, dynamique des sols, photogrammétrie terrestre et aérienne. On comprend aisément que l'organisation et la gestion d'un projet aussi complexe et ambitieux aient exigé des moyens exceptionnels.

La solidarité internationale s'était déjà exprimée par la fourniture d'experts et l'aide à la formation du personnel local, avant que le gouvernement indonésien ne demande à l'Unesco de lancer une campagne internationale en faveur de l'opération (voir encadré p. 17).

La responsabilité de l'exécution du projet a été confiée au gouvernement indonésien. En avril 1971, celui-ci a créé une agence spéciale, la *Badan Pemugaran Candi Borobudur* (Agence pour la restauration de Chandi Borobudur). Cet organisme autonome, dont le personnel est composé d'ingé-

SUITE PAGE 23

Avant la restauration, un grand nombre des magnifiques bas-reliefs de Borobudur étaient brisés et disloqués à la suite des attaques qu'inflige le climat tropical à ce sanctuaire colossal mais fragile.



Photo tirée de *Chandi Borobudur* par R. Soekmono © Unesco

PAGES EN COULEUR

Page de droite. Sur les trois terrasses circulaires supérieures du grand sanctuaire de Borobudur (Indonésie) se dressent trois rangées concentriques de 72 stupas en forme de cloche. Chacun de ces petits sanctuaires aux flancs ajourés abrite une statue de Bouddha (en bas à gauche). En haut, l'une de ces statues, dont le sanctuaire s'est écroulé, fait face à une rangée de plus petits stupas qui couronnent les murs de ce monument gigantesque orné du plus vaste et plus complet ensemble de reliefs bouddhiques du monde. Ce détail, en bas à droite, montre la grâce et la simplicité souveraines avec lesquelles les sculpteurs ont traité les thèmes de l'iconographie bouddhique.

Photo en bas, à gauche © Michelangelo Durazzo © ANA, Paris

Autres Photos © Banri Namikawa, Tokyo

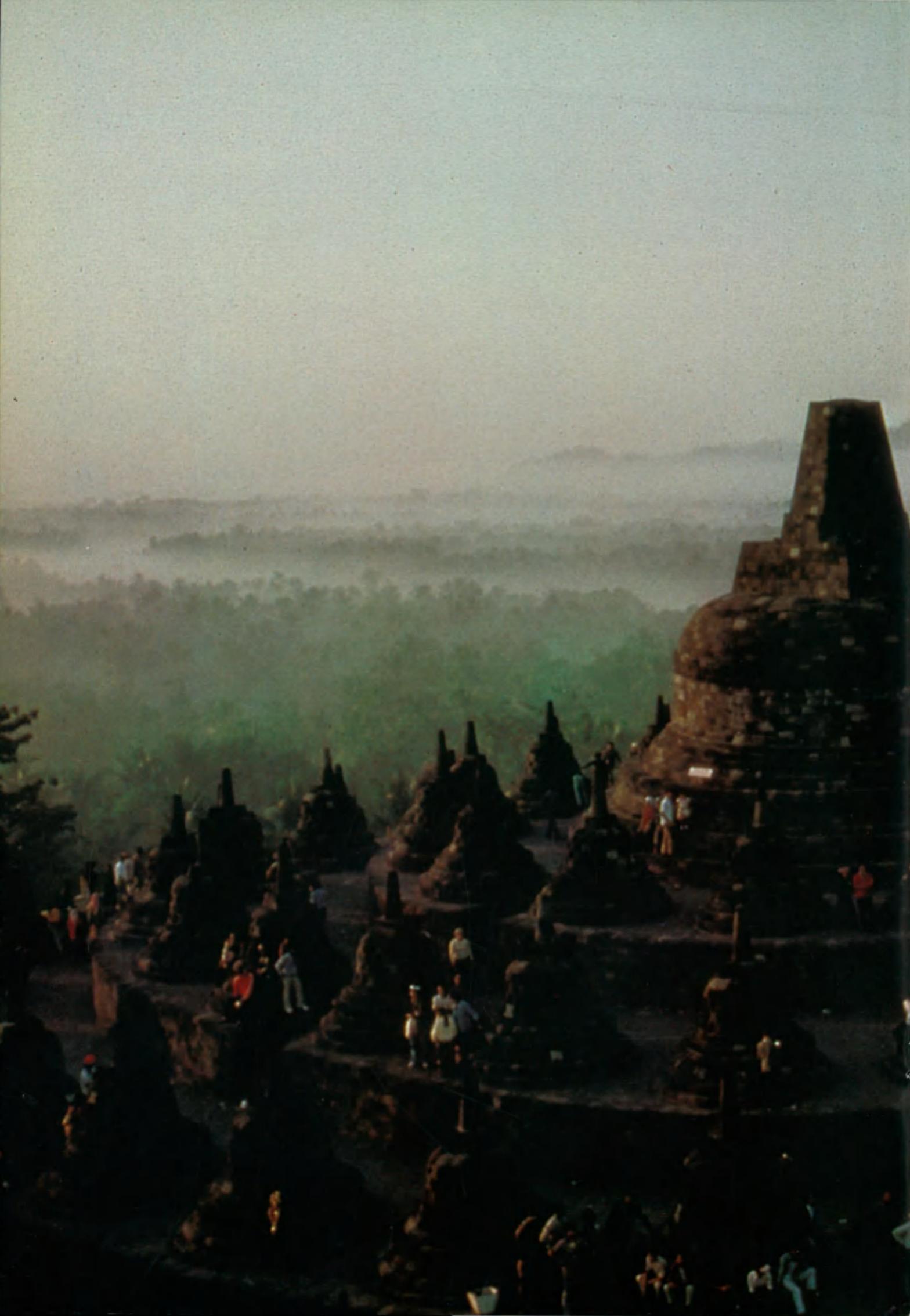
Pages centrales. Comme suspendues en plein ciel au-dessus des brumes de la plaine, les majestueuses terrasses supérieures sont simples et dépourvues d'ornements sculptés. Tout près, dans la pénombre dentelée des stupas, le pèlerin devine l'exemple des Bouddhas méditant. Il baigne dans la seule lumière et embrasse du regard l'immense chaîne de volcans qui s'étend à l'horizon.

Photo © Kyodo News Enterprise, Japon

Page 22. En haut, Borobudur est situé dans une plaine entourée de montagnes aux cimes déchiquetées. Photos du bas : inspirés par les écritures saintes et ciselant la pierre avec une virtuosité et une précision confondantes, les sculpteurs anciens ont fait de toutes ces scènes autant de chefs-d'œuvre qui sont désormais sauvés pour la postérité.

Photos © Banri Namikawa, Tokyo









nieurs spécialisés et d'archéologues assistés de nombreux conseillers scientifiques universitaires, a supervisé tous les aspects d'ordre technique ou administratif, nationaux ou internationaux du projet. La création de cette agence en même temps qu'était nommé un coordinateur de l'Unesco s'est révélée une initiative très heureuse, le sentiment d'une responsabilité commune n'ayant pas tardé à tisser des liens de compréhension mutuelle et d'étroite coopération entre les participants.

C'est l'agence qui a mené à bien tout le travail d'enquête et de documentation, photographique ou non, et les travaux de restauration, de démontage, de préservation et de

ensuite transporté dans des ateliers voisins où les pierres, bas-reliefs et statues endommagés, subissaient tout une série d'opérations de toilette depuis le lavage ou le nettoyage à sec jusqu'à l'application d'un « maquillage » à base d'argile ou de produits chimiques, ce qui prenait en moyenne deux semaines par unité. Après quoi, il a fallu remettre en place ce million de blocs. Et ce n'est pas tout : il a fallu aussi identifier chacun des quelques 10 000 fragments qui s'étaient détachés au cours des siècles et les situer par rapport à la masse du bâtiment pour les remettre à leur emplacement initial.

En dépit du caractère gigantesque de l'entreprise, la



Le même bas-relief en 1910 (en haut) et à la fin des années 1960 (ci-dessus). L'action chimique des eaux d'infiltration suintant à la surface du monument jointe aux sécrétions de divers organismes ont profondément altéré l'aspect des bas-reliefs et causé des changements tant physiques que chimiques.

Photos tirées de *Chandi Borobudur* par R. Soekmono © Unesco

1977

remise en place des blocs de pierre, y compris la pose de couches isolantes derrière les murs. Plus de 600 techniciens et ouvriers ont participé à ces travaux.

Des techniques de pointe comme l'enregistrement photogrammétrique des surfaces, effectué notamment à partir de vues aériennes, pour faire des relevés de précision, l'analyse des photographies aériennes, les enquêtes géophysiques et l'informatisation des tâches de planification et de gestion du projet ont été utilisées dans ces travaux.

Ce fut une tâche colossale. En effet, après le relevé photogrammétrique de tous les détails du monument, il a fallu déplacer plus d'un million de blocs de pierre à l'aide de simples treuils à manivelle, et ceci dans un ordre soigneusement prévu afin d'éviter tout risque d'écroulement.

Chaque bloc dûment répertorié et numéroté était

reconstruction des terrasses sur leurs nouvelles fondations s'est déroulée conformément au calendrier des travaux qui prévoyait la réouverture du monument en mars 1983.

On peut donc dire que le projet de Borobudur est un exemple de collaboration multidisciplinaire étroite entre un grand nombre de spécialistes dans les domaines les plus divers qui tous ont contribué à préserver et à faire mieux connaître l'un des plus hauts témoignages de l'activité culturelle, artistique et technique de l'humanité.

Cette aventure témoigne de la volonté d'une nation de sauvegarder son héritage culturel, du désir du peuple indonésien d'en faire profiter un public aussi vaste que possible, et de la solidarité de la communauté internationale qui a permis de sauver ce joyau de notre patrimoine universel.

R. Soekmono et Caesar Voûte

TACHKENT

La capitale de l'Ouzbékistan a 2 000 ans

par Erkiné Yussoufov

TACHKENT, capitale de la République socialiste soviétique d'Ouzbékistan et l'une des plus grandes villes de toute l'Asie Centrale, a 2000 ans.

Les premières indications que l'on ait sur la ville primitive viennent de manuscrits anciens. De vieilles chroniques chinoises, au 2^e siècle avant J.-C., font mention de l'oasis de Tachkent ; un siècle plus tard, celle-ci y apparaît sous le nom de *Juni*, ou *Jujni* et est décrite comme un territoire faisant partie du puissant Etat de K'ang-Kiu. Une ville du même nom, *Juni*, était située au centre de cette oasis. L'éminent orientaliste V. V. Bartold estimait, sur la foi de ces chroniques, que la région de *Juni* se confondait avec celle qu'occupe actuellement Tachkent, et le professeur M. E. Masson, spécialiste de l'histoire de Tachkent, est arrivé à la même conclusion.

Plus tard, cette région prit le nom de *Tchjesi*, qui reproduit, selon toute apparence, la prononciation chinoise du nom de l'antique cité de *Chach* ou *Tchatch*.

Des indications sur l'histoire de Tachkent sont fournies par Claude Ptolémée : dans son « Guide de géographie », le célèbre astronome et géographe grec parle d'une ville qu'il appelle « Tour de pierre ». Et le grand savant Abu Rayhan al-Biruni (973-1048), qui connaissait les travaux de Ptolémée, écrit que la ville qui, en grec, s'appelle « Tour de pierre » n'est autre que Binkent, la capitale d'*Ach-Chach*, « en turc : *Tach-kand* ».

Au début du 8^e siècle, on voit apparaître le nom de *Tchatch* dans des documents de l'ancienne Sogdiane. L'illustre mathématicien et astronome du 9^e siècle, al-Khwarizmi, mentionne la ville de *Chach*, contemporaine de *Tarband* (sans doute Otrar). L'on trouve des renseignements précieux sur l'histoire de la Tachkent médiévale dans des manuscrits arabes, persans et turcs des 9^e-12^e siècles. L'existence de la ville était connue en Russie dès le 14^e siècle et elle est indiquée dans le « Livre du Grand Dessin » sous le nom de *Tachkour*.

Il est étonnant de voir combien toutes ces informations concordent avec les dernières découvertes archéologiques faites sur l'emplacement de la ville moderne. Particulièrement intéressantes sont les fouilles poursuivies à *Chach-Tepe* (Le

« Mont Chach » au sud de la ville) sur une superficie de quelque 25 hectares, près de l'ancien lit de la Djoun, ainsi que celles qui ont lieu sur l'emplacement de l'antique cité de Mangouriouk. On y a découvert des vestiges de la ville et de la forte-



Photo Anatoly Gorokhik © Fotokhronika Tass, Moscou

Capitale de l'Ouzbékistan (URSS), Tachkent, dont on fête cette année le bi-millénaire, compte aujourd'hui 2 millions d'habitants. Ci-dessus : une vue du centre de la Tachkent moderne avec le boulevard et la place "L'amitié des peuples".



Photo R. Gafourov © Photorevue, Moscou

Autre ville historique de l'Ouzbékistan, Samarkand est célèbre pour ses édifices anciens, soigneusement conservés, dont certains sont des modèles de l'architecture musulmane. Ci-dessus : l'école coranique (*madrasa*) d'Oulogbek, sur la place Reguistan.

ERKINE YUSSOUPOV, professeur soviétique, est membre titulaire et vice-président de l'Académie des sciences de la RSS d'Ouzbékistan. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.



Photo Edouard Kotlyakov © Fotokhronika Tass, Moscou

Une plantation de coton de la ferme d'Etat "Moskwa" dans la région d'Andizhan. Celle-ci est située dans le grand bassin de la Fergana, vaste zone consacrée surtout aux cultures subtropicales et surnommée "la perle de l'Ouzbékistan".



Photo © Davidova, Moscou

Détail d'une citadelle (2^e-1^{er} siècle avant J.-C.) découverte sur le site de Chach tepe, au sud de Tachkent. Les meurtrières en forme de flèche sont un trait spécifique de l'ancienne architecture d'Asie centrale.

resse. Les archéologues ont pu constater qu'ici même, à l'aube de notre ère, s'étaient développés, outre l'agriculture et l'élevage, l'artisanat et le commerce.

Au Moyen Age, Tachkent a connu tour à tour des périodes d'essor et de décadence. Les invasions des Arabes, puis des hordes de Gengis Khan, les incursions des tribus nomades voisines, et les guerres entre Etats féodaux, dévastèrent et causèrent plus d'une fois la ruine de la ville — mais celle-ci ne fut jamais entièrement détruite. Une situation géographique favorable, des traditions puissantes et des liens solides établis au fil des siècles dans le domaine de l'artisanat et du commerce permirent à chaque fois à la cité de renaître. Les travaux d'aménagement du fleuve Tchirtchik, la construction de canaux, la transformation de la ville en un grand centre de commerce, d'art et de culture, l'apparition, enfin, dans les zones avoisinantes, de villes nouvelles, valurent à la région de *Tchatch* la réputation de «Pays aux mille cités».

Au Moyen Age, Tachkent s'est beaucoup étendue. Ses artisans fabriquaient avec maîtrise outils, armes, bijoux, vases précieux. D'autres excellaient à transformer les produits de l'agriculture et de l'élevage. D'autres encore fabriquaient des tissus de laine et de coton, tournaient des poteries, soufflaient le verre. Par le nombre de ses marchands, Tachkent venait au troisième rang des grands centres commerciaux d'Asie centrale, après Samarkand et Boukhara. En même temps, vécurent et travaillèrent dans la ville maints savants et écrivains, qui ont enrichi le patrimoine scientifique et culturel du monde. Parmi eux, on peut citer le philosophe, poète et théologien Abubakir Kaffalon Shoshi (10^e siècle), le savant médecin Abu Abdulakh Mukhammad ibn Iussup al Iloki (11^e siècle), le médecin oculiste Ubaidulla ibn Iussup Ali Alkakhall (16^e siècle), les poètes Badir Tchatchi (14^e siècle), Koulfat (18^e siècle) et Komii Tachkandii (19^e siècle), le linguiste Kamaliddin Khafuz Kokhakki (16^e siècle), etc.

L'industrie, le commerce, la science et la culture de Tachkent, dans l'Antiquité et au Moyen Age, ne se développèrent pas à l'écart des grands courants de la civilisation. Les découvertes des archéologues — mobilier, manuscrits, édifices, métiers, objets rituels — révèlent clairement l'alliance de traditions purement locales avec des éléments venus d'ailleurs. Rien, là, de surprenant. Aucun peuple, aucune culture ne peut se développer dans l'isolement. Du fait de l'existence de liens séculaires avec les régions voisines et les pays de l'Orient plus lointain, les traditions culturelles, la langue et la littérature de *Tchatch* ont influencé ces pays et ont subi, en retour, leur influence.

Les 17^e et 18^e siècles ont vu se renforcer les liens commerciaux et économiques de Tachkent avec la Russie. Le profit mutuel que l'une et l'autre en tiraient devint de plus en plus évident. Les marchands de Tachkent prirent l'habitude de se rendre dans les villes russes frontalières de Sibérie. Et en 1739-1740, la première caravane marchande partit de la ville nouvelle d'Orenbourg, sur l'Oural, pour Tachkent.

Un nouveau chapitre de l'histoire de Tachkent commence lors de son intégration, avec l'ensemble de l'Asie Centrale, à l'Empire russe, dans la deuxième moitié du 19^e siècle. L'interminable période des guerres intestines prit alors fin, l'industrie put progressivement se développer. Au tout début du 20^e siècle, Tachkent était devenue la capitale économique, culturelle et administrative du gouvernement général du Turkestan, province multinationale.

Après la révolution d'Octobre 1917, la ville se mit à progresser à un rythme inconnu jusqu'alors, grâce à l'aide fraternelle et désintéressée des divers peuples du pays. Aux jours les plus sombres de la guerre civile, un décret de V.I. Lénine créa à Tachkent le premier établissement d'enseignement supérieur de l'Est soviétique, l'Université d'Etat du Turkestan où d'éminents professeurs, de Moscou, Petrograd et d'autres villes, furent bientôt invités à enseigner. Transportant livres, hommes et matériel, un «train de la science» — c'est ainsi qu'on l'appela — partit de Moscou et parvint, près de deux mois plus tard, à Tachkent. Les habitants de la ville n'oublieront jamais les noms de ces ingénieurs, professeurs et médecins dont l'action a permis de développer rapidement l'instruction publique, la santé, la science et la culture, et qui ont tant fait pour éliminer l'analphabétisme, construire des écoles, créer des établissements d'enseignement supérieur, des centres scientifiques et culturels.

Dans un temps relativement bref, Tachkent devint un foyer de progrès pour toute l'Asie Centrale, la ville où écrivains, hommes politiques, représentants de la science et de la culture de toutes les Républiques d'Asie Centrale et du Kazakhstan, sont venus faire leurs études et compléter leur formation.

Entre 1941 et 1945, la ville a joué un rôle important dans la lutte contre l'envahisseur hitlérien. Des centaines de milliers ▶

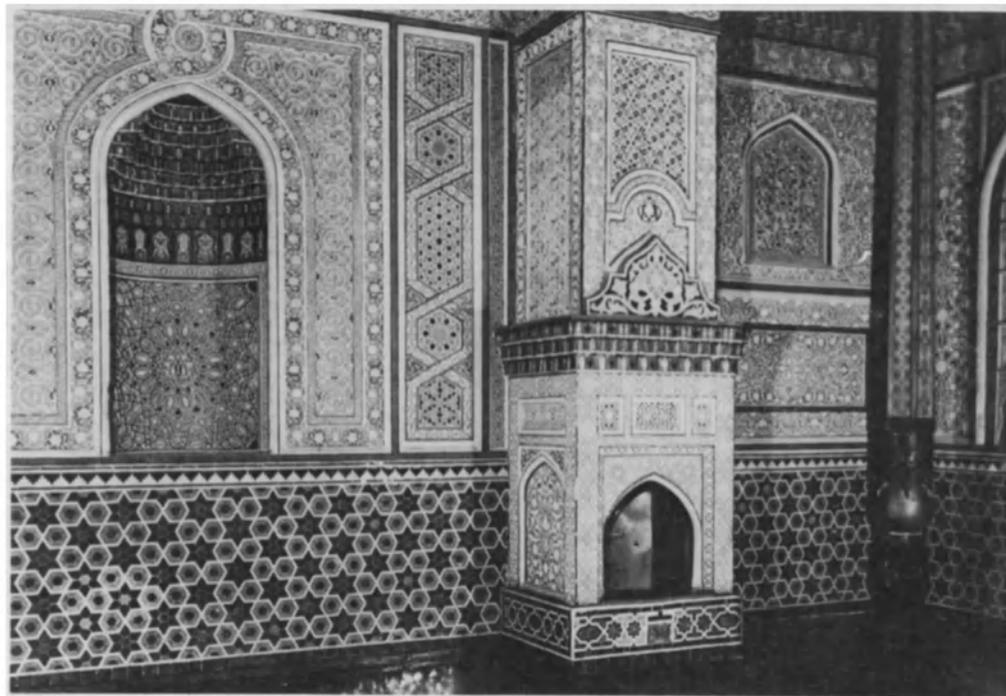
► d'habitants se sont battus héroïquement sur les champs de bataille. Située loin du front, Tachkent a servi de refuge à des centaines de milliers de gens qui furent évacués des régions provisoirement occupées par les nazis. Ses habitants montrèrent une sollicitude touchante à l'égard des enfants orphelins, privés par la guerre de leurs père et mère. Entre autres gestes généreux, on se souvient de celui du forgeron Chaakhmed Chamakhmudov et de sa femme Bakhra Akramova, qui, au plus fort de la guerre, ont adopté et élevé quinze petits orphelins de huit nationalités différentes. Suivant leur exemple, des dizaines de milliers de familles de Tachkent ont recueilli des orphelins, les entourant de la tendresse qui leur manquait.

L'on ne saurait, en parlant de Tachkent, passer sous silence le terrible tremblement de terre de 1966 qui endommagea près de 36 000 immeubles, soit quelque cent mille logements, laissant des centaines de milliers de personnes sans abri. D'importants dégâts furent également infligés à des entreprises industrielles, des établissements médicaux, culturels, sociaux, des écoles, des établissements d'enseignement supérieur, des bureaux. Des représentants de toutes les républiques de l'URSS apportèrent alors leur aide aux habitants: en un temps record, Tachkent fut reconstruite, et redevint l'une des plus belles villes du pays.

Cette sculpture taillée dans un seul bloc de pierre représente le Bouddha assis sous l'arbre de la *bodhi* (l'illumination) et flanqué de deux moines en prière. Trouvée aux environs de la ville de Termez (Ouzbékistan), elle date des 1^{er}-3^e siècles après J.-C. et est exposée au musée Aibek (Musée d'histoire des peuples de l'Ouzbékistan) de Tachkent. Ce musée possède environ 55 000 objets qui jalonnent une période allant de la préhistoire au 19^e siècle.



Photo © Davidova, Moscou



Détail de l'intérieur du Musée des arts appliqués, à Tachkent.

Photo © Editions "Progrès", Moscou



Photo © Davidova, Moscou

Fragment d'une corne à boire en ivoire ou rython, découvert lors des fouilles de Chach tepe, et datant du 2^e siècle après J.-C.

Aujourd'hui, Tachkent est une cité dont les deux millions d'habitants, représentant près de cent nationalités, vivent en bonne entente et en parfaite amitié. Ses industries, aussi avancées que variées, fabriquent avions, tracteurs, pelles mécaniques, machines-outils, produits alimentaires et produits manufacturés, qui sont exportés vers 75 pays du monde.

Tachkent est aussi un grand centre scientifique et culturel; elle abrite l'Académie des Sciences, le département d'Asie Centrale de l'Académie des sciences agricoles, et beaucoup d'autres établissements scientifiques de haut niveau. On y compte plus de vingt établissements d'enseignement supérieur où les étudiants soviétiques côtoient des jeunes

gens venus de 60 pays du monde, et un grand nombre d'écoles techniques, d'écoles professionnelles, outre les écoles primaires et secondaires. Les services médicaux y sont d'un niveau très élevé.

Il est difficile d'énumérer tout ce qui fait de Tachkent une ville moderne, trépidante et variée. Des rencontres entre écrivains des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine y ont régulièrement lieu. Ses festivals cinématographiques internationaux ont une réputation bien établie: depuis 1968, il y en a eu huit. Chaque année, se déroulent à Tachkent des conférences, congrès et symposiums internationaux consacrés aux problèmes du progrès social, de la science et de la technique. Toutes ces manifestations favorisent hautement la compréhension mutuelle, l'amitié et la paix entre les peuples. Autre preuve de ce prestige international dont jouit la ville: c'est là qu'en janvier 1966 eut lieu la rencontre des dirigeants de l'Inde et du Pakistan, pour régler des points litigieux, à l'issue de laquelle fut adoptée la célèbre «Déclaration de Tachkent».

Visitée par un nombre croissant de touristes, Tachkent est membre de la Fédération mondiale des villes jumelées et a des liens privilégiés avec Tunis, Skopje, Marrakech, Potiala, Seattle, Tripoli, etc.

Un lien invisible unit passé et présent dans l'histoire bi-millénaire de Tachkent. Il apparaît en filigrane dans le paysage architectural de la ville, mais aussi dans le domaine de la science, de la littérature et des arts. Les chants et les danses, la poésie et la musique, la sagesse populaire de l'antique *Tchatch*, constamment enrichis par les réalisations culturelles de différents pays à des périodes diverses de son histoire, occupent une place de premier plan dans l'époque moderne.

Les danses modernes, la poésie orale, les arts appliqués sont tous autant l'écho d'un lointain passé que des créations de la vie contemporaine. Le savoir-faire traditionnel des arts et métiers populaires, l'expérience acquise pendant des siècles de travail attentif et minutieux, se retrouvent dans l'industrie de nos jours. Les tissus à fils d'or, les costumes nationaux, les objets d'art décoratif, suscitent partout une admiration unanime. Les danseuses de l'ensemble national ouzbek «Bakhor», les choristes et les instrumentistes des groupes «Ialla» et «Navo» intègrent dans leur répertoire l'ancien et le moderne.

L'art dramatique a, lui aussi, du passé au présent, accompli un long chemin. En 1982, au festival international du théâtre d'opéra de Berlin, l'Union soviétique était représentée par l'Académie de Musique d'Ouzbékistan, qui porte le nom de Alicher Navoi.

C'est cette fusion du traditionnel et du contemporain qui touche le cœur de millions de gens, aux aspirations différentes. Puisse ce lien invisible qu'illustre avec tant d'éloquence l'histoire bi-millénaire de Tachkent, que nous n'avons fait qu'esquisser, renforcer la paix, la fraternité et l'amitié entre tous les peuples d'Orient et d'Occident.

Erkine Yussoufov

Un trésor de manuscrits en Asie centrale



Sur cette affiche éditée à Tachkent, en 1920, lors du lancement d'une campagne d'alphabétisation, est inscrit en ouzbek et en russe: "qui est instruit doit apprendre à lire et à écrire aux illettrés".

par Mouzaffar Khayroullaev

L'ASIE Centrale et ses villes — Boukhara, Samarkand, Khiva, Merv, Tachkent, Ourgentch, Termez — sont connues dans l'histoire de l'Orient comme les centres d'une antique culture.

Située dès l'antiquité sur le trajet de la Route de la Soie, l'Asie centrale fut, au Moyen Age, l'une des régions les plus

prospères du Califat arabe. Sa culture est inséparable de la longue suite d'échanges qu'elle a eus, au cours des siècles, avec d'autres peuples.

Les grands témoignages de cette culture ne sont pas seulement des réalisations architecturales ou les œuvres de l'artisanat populaire, mais aussi les manuscrits enluminés.

L'Ouzbékistan en possède un grand nombre, soit dans les bibliothèques des villes, soit chez des particuliers. La restauration et la conservation des manuscrits sont assurées par l'Etat. L'Académie des sciences de la République abrite ▶

MOUZAFFAR KHAYROULLAEV est directeur de l'Institut d'études orientales Abu Rayhan al-Biruni de Tachkent. Il est membre correspondant de l'Académie des sciences de la RSS d'Ouzbékistan et l'auteur de nombreuses publications scientifiques.

► un Institut des manuscrits. Mais la collection la plus riche est celle de l'Institut des Etudes orientales Abu Rayhan al-Biruni.

Cet Institut dispose d'un fonds de 18 000 volumes contenant plus de 40 000 œuvres, mais aussi d'un grand nombre d'actes et de chartes d'archives de chancellerie, de documents qui évoquent la splendeur des temps passés ou la chute des Etats féodaux de l'Asie centrale.

Ces manuscrits couvrent une période de près de mille ans, du milieu du 10^e au début du 20^e siècle. Leur aire géographique est vaste, couvrant le Proche et le Moyen-Orient, l'Inde du Nord, l'Iran, les pays arabes et ceux du Maghreb.

Ils sont écrits, pour la plupart, dans des langues d'un large usage pour l'Orient musulman du Moyen Age — l'arabe, le persan —, dans plusieurs langues turques et parfois en ourdou ou en pachto.

Ces manuscrits embrassent, par ailleurs, presque toutes les sphères de la culture écrite du Moyen Age: les sciences naturelles et les sciences exactes ainsi que les sciences humaines (histoire, poésie, philologie, etc.).

Certains d'entre eux sont des œuvres purement littéraires, ou encore des traités de musique, d'architecture, de philosophie. D'autres sont consacrés à l'Islam, au Coran et aux sciences coraniques, les hadiths, le fikr (la jurisprudence), le soufisme et autres courants de pensée musulmane. D'autres encore traitent de divers métiers, de l'agriculture, du commerce, du bâtiment. On trouve aussi quantité de dictionnaires, d'encyclopédies, de lexiques, etc.

Le fonds ouzbek de manuscrits compte des spécimens qui ne figurent dans aucune autre bibliothèque du monde, soit qu'ils représentent la copie la plus complète de tel ou tel texte, soit parce que la copie en question est la plus ancienne, soit que tel manuscrit, par ses enluminures, n'ait pas d'égal.

Ainsi, à Tachkent, dans les fonds du musée des peuples d'Ouzbékistan, est conservé le Coran d'Osman (7^e siècle), écrit sur parchemin. A l'Institut des sciences orientales on a découvert un exemplaire unique du traité de chimie d'ar-Rhazès (9^e-10^e siècles), le *Livre du secret des secrets*, qui élargit considérablement nos connaissances sur les recherches menées dans l'Orient médiéval dans le domaine des sciences de la nature.

L'Institut possède plusieurs œuvres du grand Ibn Sina ou Avicenne (10^e-11^e siècles), et notamment plusieurs copies de son célèbre *Canon de la médecine*, dont la plus ancienne date du 13^e siècle. Beaucoup d'œuvres de al-Biruni (10^e-11^e siècles) sont présentes, la plus précieuse étant son célèbre travail encyclopédique, *Pour comprendre les principes de l'astrologie*, dans lequel il étudie différents problèmes d'astronomie, de mathématique, de géodésie, etc. Ce manuscrit, daté du 13^e siècle, est considéré comme l'un des plus anciens que l'on connaisse de ce texte.

D'un intérêt exceptionnel est l'anthologie du 17^e siècle, le *Recueil des traités des sages*. Il contient 170 traités écrits par

les plus grands penseurs et savants de l'Antiquité et du Moyen Age: Aristote, Platon, Galien pour les Grecs, al-Kindi, Ibn Ruchd (Averroès), Ibn Badja pour les Arabes; al-Farabi et Ibn Sina, pour l'Asie Centrale, l'azerbaïdjanais Bakhmaniar, et d'autres. Ces traités retracent le tableau complexe des recherches et des systèmes philosophiques des grands esprits du passé. Le manuscrit a été composé à Damas; son auteur, apparemment passionné de philosophie, a accompli un travail gigantesque de collecte de grandes œuvres philosophiques.

La littérature et surtout la poésie furent au Moyen Age les formes d'expression favorites de la vie spirituelle. Elles exprimaient, certes, des émotions, mais véhiculaient aussi — surtout chez

de langue persane et de l'Inde (14^e siècle), Amir Khosrow, dont Nehru disait: «C'était un poète remarquable, qui écrivait en persan mais connaissait également le sanscrit; ce fut aussi un musicien éminent, qui apporta beaucoup à la musique de son pays. On le considère comme l'inventeur de la cithare. Il a écrit sur des sujets variés, mais ce qui l'a rendu célèbre en Inde, ce sont ses chansons, écrites dans la langue parlée, le hindi...». Cet exemplaire est d'autant plus précieux que trois des cinq poèmes qu'il contient ont été recopiés à la main par le grand poète Hafiz (14^e siècle).

Un autre ouvrage présente un grand intérêt: un recueil de lettres originales de savants, poètes et écrivains du 15^e siècle,



Lettre autographe, en persan, du poète Abd al-Rahman Djami (15^e siècle) adressée à Alicher Navoi, poète ouzbek et homme politique marquant. Djami authentifie sa lettre en la signant au coin de chaque feuillet.

Photo © Institut des études orientales de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan

les grands maîtres du verbe — la sagesse populaire, l'expérience historique, la réflexion sur l'existence.

La poésie de l'Orient médiéval est représentée par les œuvres des grands artistes d'Asie Centrale, d'Inde, d'Iran, d'Afghanistan, d'Azerbaïdjan, des pays arabes. Citons, à titre d'exemple, un poème manuscrit du 14^e siècle, intitulé «La connaissance, porteuse de bonheur», de Ioussouf Balassagoun, qui est un modèle de la didactique sociale médiévale et l'un des plus anciens du monde.

Figure également dans les réserves de l'Institut un exemplaire unique de la *Khamsah* («Pentologie») du grand poète

adressées au poète et homme politique ouzbek Alicher Navoi, et qui contient des lettres de l'illustre Abd al-Rahman Djami. Ces lettres traitent de la vie socio-économique et culturelle du Khorassan et de l'Asie Centrale au 15^e siècle. Elles constituent un document précieux pour l'étude de l'Etat des Timurides et de son histoire.

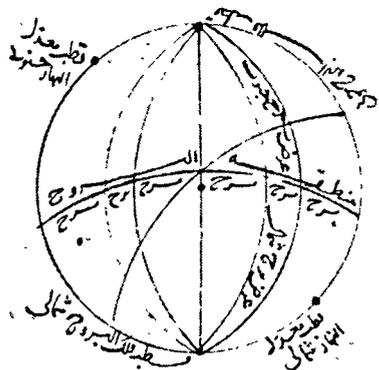
Sont également bien représentées les œuvres des historiens du Moyen Age. On trouve là, parmi d'autres, les vingt volumes de l'histoire universelle de Ibn al-Assiri et l'ouvrage sur l'histoire du monde antique et médiéval de Ibn Muhammad al-Djuwayni (13^e siècle). L'ouvrage de Rachidaddin ibn Imada-



Le programme d'études d'une *madrasa* ("école") est axé sur le Coran, la théologie et le droit islamique, mais, depuis les temps les plus anciens, y sont enseignées également la grammaire, la littérature, les mathématiques et, parfois, la médecine. Des élèves de la *madrasa* de Miri-Arab, à Boukhara (Ouzbékistan), sont en train de passer un examen.

Photo © V. Seleznev, Moscou

Page d'un manuscrit du 13^e siècle intitulé *Pour comprendre les principes de l'astrologie*. Cet ouvrage encyclopédique du célèbre savant al-Biruni (973-1048) traite de problèmes d'astronomie, de mathématiques, de géodésie, etc. Le manuscrit est considéré comme l'une des plus anciennes transcriptions que l'on connaisse de ce texte.



میلرد بیرون از حده العالم سومی شمار جنوب و نان در این اند
 که در قطب شمالی اند که در عرض دوی بود از منطقه البروج
 که شمار جنوب و نان این بود که در دو قطب منطقه البروج گذرد
 و مرکز آن قطب شمالی اند آن امیر را باشد یادها بروج و از راک
 آذربایجان در هاجند افترد و او میل آن قرار باشد این شمار کتب

Photo © Institut des études orientales de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan

dovl, célèbre en Orient, est un des fleurons de l'Institut: la copie, une des plus anciennes, date du 14^e siècle. On doit évoquer aussi les traductions en ouzbek d'ouvrages historiques arabes ou persans, allant du 17^e au 19^e siècles.

Certains de ces manuscrits sont de véritables œuvres d'art. Leurs feuillets, finement calligraphiés, sont ornés d'enluminures orientales aux couleurs vives et bordées d'or fin. Les œuvres de poètes comme Firdousi, Nizami, Saadi, Amir Khosrow, Navoi, Hafiz, Djami, sont ornées de miniatures d'une qualité artistique exceptionnelle.

Tous ces manuscrits, qui se rattachent à diverses périodes de l'histoire des peuples d'une immense région, sont une source inégalée de renseignements sur la vie sociale, économique et spirituelle des peuples du Moyen et du Proche-Orient, d'Asie Centrale et de l'Inde, d'Afghanistan, du Pakistan, de Chine Orientale.

Le département des manuscrits orientaux de la bibliothèque publique de Tachkent — qui a servi de point de départ au fonds de manuscrits de l'Institut al-Biruni — ne disposait, avant la Révolution d'Octobre 1917, que de quelques centaines d'ouvrages. De nos jours, ce fonds s'enrichit chaque année grâce aux subventions accordées par le gouvernement.

L'Institut procède également à des échanges intensifs de microfilms avec les départements de manuscrits du monde entier et possède déjà plus de 3 000 microfilms. Il reçoit chaque année des centaines de demandes de photocopies venues des Etats-Unis, de la République fédérale d'Allemagne, d'Afghanistan, des pays arabes, d'Inde, de Tchécoslovaquie, du Royaume-Uni, etc. Des cher-

cheurs de tous les pays viennent y travailler.

Au cours de ces dernières décennies, les orientalistes d'Ouzbékistan ont procédé à un immense travail de classification et d'étude des manuscrits. Dix volumes ont déjà été publiés, trois sont en cours de publication. Ont été édités également les catalogues des œuvres de certains penseurs et poètes du passé; ce travail se poursuit. C'est à partir des manuscrits de l'Institut al-Biruni qu'ont paru pour la première fois, en russe et en ouzbek, le *Canon de la médecine* en six volumes d'Avicenne, les œuvres choisies de al-Biruni en six volumes, les écrits du grand poète ouzbek Alicher Navoi, ceux de «l'Aristote de l'Orient», al-Farabi, ceux de l'homme d'Etat et écrivain Zahiruddin Babur, et des historiens des 10^e-11^e siècles Narshakhi, Baihaki, etc.

Aujourd'hui, se prépare le 1200^e anniversaire du grand savant médiéval, natif de Khorezm, Moukhammed ibn Moussa al-Khorezmi, dont le nom est lié à la naissance de l'algèbre et à la notion d'algorithme. Pour la première fois seront éditées en traduction russe et ouzbek les principales œuvres d'al-Khorezmi traitant de mathématique, d'astronomie, de géographie.

Les travaux de l'Institut d'études orientales consacrés à l'étude du riche patrimoine culturel des peuples de l'Orient ont été récompensés par le Premier prix international Avicenne. Aussi bien l'étude et la publication des œuvres des grands humanistes de l'Orient, la propagation de leurs idées généreuses, le renforcement des contacts scientifiques, l'échange des documents manuscrits sont un facteur essentiel de la coopération culturelle et scientifique et, donc, de l'amitié entre les peuples.

Mouzaffar Khayroullaev

LES LAPONS

Une culture toujours vivace

par Pekka Aikio

LA Fennoscandie, l'ensemble géographique formé par la Finlande, la Suède et la Norvège, constitue, en raison de sa latitude, le «désert» le plus habité du monde. L'évolution historique de la partie septentrionale de la Scandinavie a été tout particulièrement marquée par l'in-

selon des critères qui n'ont été retenus ni en Suède ni en Norvège. En Finlande, l'appartenance au peuple lapon repose sur l'usage de la langue lapone parlée: est considérée comme lapone toute personne qui parle le lapon comme première langue, ou dont l'un des deux parents ou l'un des deux cou-

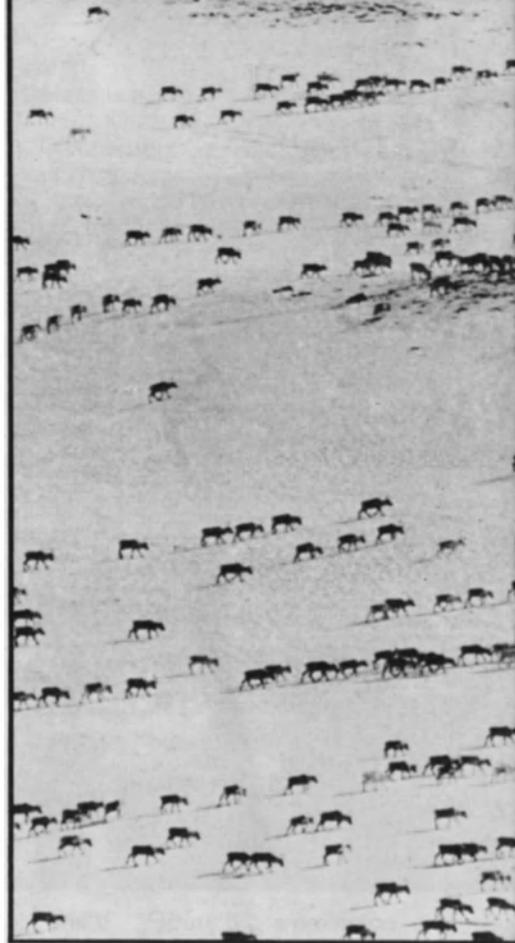


Photo © Pekka Aikio, Finlande

Membres du Parlement lapon de Finlande, en séance de travail. Fondé en 1973, ce corps représentatif élu est l'une des instances à travers lesquelles les Lapons revendiquent leur identité et veillent sur leurs droits.

fluence de la chaleur que dégage le Gulf Stream. En l'absence de ce courant chaud, la terre des Lapons, au fin fond de la Finlande, de la Norvège et de la Suède, serait une toundra arctique très peu peuplée, toute pareille à la vaste zone de toundra de l'Amérique du Nord.

La calotte nordique — c'est-à-dire la partie de la Suède, de la Finlande et de la Norvège située au nord du Cercle polaire — compte environ un million d'habitants. Combien d'entre eux sont-ils des Lapons? Il est difficile de répondre à cette question dans la mesure où seule la Finlande a défini ce qu'on peut appeler «l'ethnie lapone», et encore

plus de grands-parents ont parlé le lapon. Cette définition a permis aux Lapons de Finlande d'élire un corps représentatif, appelé couramment le «Parlement lapon». Elle n'en demeure pas moins paradoxale, car le lapon ne jouit pas du statut de langue officielle et n'est pas compté, dans les statistiques, comme langue maternelle.

La définition d'une «identité ethnique lapone» est encore plus épineuse dans les pays voisins, la Suède et la Norvège. Dans ces pays, l'appartenance au peuple lapon a toujours été fortement liée à l'élevage du renne, au point que, parfois, seuls les Lapons éleveurs de rennes y ont été considérés comme des Lapons. Dans les années 1970, il est vrai, on s'est inquiété de savoir, en Suède, comment on pourrait inclure les Lapons non éleveurs de rennes dans la puissante Organisation nationale des Lapons du pays fondée

sur l'élevage du renne. En Norvège, il y a deux organisations principales: l'Union nationale des Lapons éleveurs de rennes et l'Organisation nationale des Lapons, les deux pouvant déléguer des représentants à la Conférence inter-nordique des Lapons.

En 1973, il a été défini en Finlande un territoire spécifique des Lapons, constitué par la totalité des communes d'Enontekiö, d'Inari et d'Utsjoki, et par le domaine de la communauté lapone de Sodankylä. C'est en cette même occasion qu'un décret-loi désignait la langue comme critère d'appartenance au peuple lapon. Ainsi définie, la population lapone de la Finlande s'élèverait à un peu plus de 4 500 personnes, dont 10 % vivent hors de leur territoire, en Finlande du sud ou à l'étranger. A première vue, cette évaluation peut paraître restrictive.

Dans les années 1970, on a entrepris en Suède et en Norvège des études démographiques sur les Lapons. Il en ressort que si la population lapone en Suède s'élève à 17 000-20 000 individus, elle ne compte que 2 000 éleveurs de renne. De même, si l'on rencontre en Norvège environ 2 500 lapons éleveurs de renne, dont 80 % exercent cette activité comme profession principale, on doit estimer à 35 000, voire à 50 000 le nombre total des Lapons norvégiens. Et dans ce chiffre ne sont pas inclus les Lapons du littoral — désignés sous le terme de «Lapons maritimes» — qui posent des problèmes d'identité fort compliqués. Il apparaît donc que ni la

PEKKA AIKIO est président du Parlement lapon de Finlande. Spécialiste de l'élevage du renne, il contribue notamment aux recherches menées dans ce domaine par l'Université d'Oulu et l'Académie de Finlande.



Les migrations saisonnières des rennes peuvent s'effectuer sur de grandes distances. Ces mouvements, en Norvège, atteignent jusqu'à 300 ou 400 kilomètres. Des conventions spéciales permettent aux éleveurs, qui mènent une vie nomade ou semi-nomade, de franchir avec leurs troupeaux les frontières des Etats scandinaves.

langue ni l'élevage du renne ne peuvent définir la population lapone dans sa totalité.

La souche originelle du renne d'élevage, le renne sauvage, s'est répandue, en son temps, dans toute la zone circumpolaire de l'hémisphère nord. Dès une époque fort ancienne, l'espèce s'est ramifiée en deux types distincts : le renne montagnard arctique et le renne forestier adapté à la zone de forêts de

conifères. Le renne nordique descend du renne montagnard car, dans le cadre de la Fennoscandie, le renne forestier s'était raréfié presque jusqu'à disparaître.

L'élevage du renne domestique n'a gardé ses formes traditionnelles qu'en Eurasie. On peut considérer, en général, que toute la zone eurasiennne située au nord de l'isotherme du zéro degré est un territoire d'élevage du renne. Sur les

4,5 millions de rennes dans le monde, environ 3 millions sont des rennes domestiques, dont 77 % se trouvent en Union soviétique, 21 % dans les pays nordiques (Finlande, Suède, Norvège), un peu plus de 1 % en Amérique du Nord, et, en nombre fort réduit, en Ecosse et au Groenland. De tout petits troupeaux de rennes ont été également transférés en des terres lointaines, notamment sur les îles avoisinant le continent antarctique, où ils se sont d'ailleurs bien adaptés.

Un Lapon remplit une mangeoire où les rennes viennent se nourrir. Avec la croissance des troupeaux, les pâturages sont devenus exigus et ne suffisent pas toujours à la nourriture des animaux qui peuvent, certaines fois, souffrir de famine.



Photos Kai Nils Nilsson © G. Bern, Paris

Selon les estimations soviétiques, il y aurait en URSS une capacité de pâturage permettant l'élevage de 3,5 millions de rennes. On estime également que l'Amérique du Nord dispose de pâturages pouvant assurer la nourriture de 3 millions de rennes. Mais, dans les pays dits nordiques, le nombre de rennes ne peut pas augmenter d'une manière sensible : les pâturages suédois et finlandais sont surchargés, et l'on connaît assez souvent, du moins localement, des famines du renne.

L'élevage du renne eurasienn se répartit en quatre zones principales. A l'extrême est, les Tchouktsches et les Koriaks élèvent, dans un nomadisme total, des troupeaux de rennes très importants ; ils se servent du renne pour le trait, mais non pour le bât ni pour la production de lait. Dans l'occident eurasienn, en revanche, les Lapons ont développé un élevage en nomadisme complet ou en semi-nomadisme, qui exploite le renne tant pour le trait et le bât que pour la production de lait. Sur le littoral sovié-

► tique de l'Océan arctique, les Samoyèdes* pratiquent le nomadisme complet et n'utilisent leurs rennes ni pour la production de lait ni pour le bât. Enfonçant un coin entre les Samoyèdes et les Tchouktsches et les Koriaks, les Toungouses des forêts, les Soyotes et leurs voisins pratiquent l'élevage du renne en semi-nomades et se servent de l'animal aussi bien pour le bât et la production de lait que pour la monte.

Le premier contact de l'homme avec le renne s'est effectué dans le cadre de la chasse. Celle-ci avait lieu au moyen de pièges, de fosses et d'enclos. On trouve sur le territoire finlandais de nombreux vestiges des civilisations d'élevage du renne antérieures, mais on

trait et de bât et comme producteurs de lait. Ces rennes étaient cependant peu nombreux. Ils accompagnaient ce peuple primitif dans ses migrations dictées par les besoins de la chasse. Il s'agissait, dans ce cas, d'un semi-nomadisme. On pense que les rennes sauvages devenant de plus en plus rares, les Lapons ont rassemblé des troupeaux de rennes de plus en plus nombreux, et que la recherche de pâturages les a conduits, graduellement, à un nomadisme total.

Les premières informations écrites concernant l'élevage du renne sont contenues dans les rôles fiscaux du 14^e et 15^e siècles. Dès le règne de Gustave Vasa, les souverains de Suède ont reconnu les *siidas* (districts administra-

rent ces droits lors de la fermeture de la frontière qui eut lieu d'abord en 1852, puis en 1854 et en 1889.

L'annexe au traité de 1751 continue néanmoins à exercer en Suède et en Norvège une certaine influence. Ainsi les deux pays ratifièrent-ils, en 1972, la convention sur le pâturage des rennes qui accorde aux Lapons des *siidas* de Suède le droit d'utiliser comme pâturages de printemps et d'été certaines contrées frontalières situées du côté norvégien, les Lapons de Norvège ayant, de leur côté, le droit d'utiliser comme pâturages d'hiver certaines régions situées en Suède. Dans l'état actuel des choses, la convention est critiquée des deux côtés ; elle semble faire passer les intérêts économiques liés à l'élevage des rennes avant les intérêts politiques et nationaux de la communauté lapone.

En Suède et en Norvège, l'un des éléments essentiels du cycle annuel de l'élevage du renne est représenté par la transhumance s'effectuant entre les divers pâturages saisonniers. En Suède, ces migrations se font selon l'usage ancien, les limites entre les *siidas* restant indicatives. En Norvège, l'ampleur de ces mouvements migratoires peut atteindre 300 ou 400 kilomètres, allant des hautes terres de montagne à l'archipel côtier de l'Océan arctique en été et en sens contraire à l'automne. Il arrive que de nombreuses communautés transhument sur le même itinéraire, les troupeaux étant alors tenus séparés par des écarts de quelques semaines dans le calendrier.

En Suède, il s'opère actuellement un transfert du droit d'élevage vers des non-Lapons, et cela par le biais de ce que l'on désigne comme un «élevage du renne en concession». Les Lapons établis dans les *siidas* craignent que les propriétaires des domaines d'élevage



Les nomades se modernisent. Les Lapons utilisent aujourd'hui des motos-neige pour suivre et rassembler leurs troupeaux de rennes.

ne sait pas grand chose sur les temps immémoriaux où l'on pratiquait exclusivement la chasse. Toutefois, près d'Alta, à Jiebmaluokta, se trouve une gravure rupestre représentant un enclos pour rennes. L'enclos a la forme d'un trèfle à quatre feuilles et renferme des rennes, des élans et semble aussi abriter des barques. De nombreux rennes sont en train de pénétrer dans l'enceinte par son ouverture, et un chasseur, une pique à la main, a poussé des rennes dans un coin. Comme cette œuvre semble être vieille de 5 500 à 6 000 ans, il faut en déduire qu'une chasse élaborée du renne était déjà pratiquée par les anciens habitants du littoral 3 500 ans avant Jésus-Christ.

Il est possible que ce soient toujours les Lapons du littoral qui, en Scandinavie, aient domestiqué les premiers rennes. Au début, ils étaient utilisés comme appâts, comme animaux de

tifs traditionnels lapons), en vertu de quoi une frontière séparait désormais la Laponie du reste du royaume. La littérature juridique récente semble admettre à l'unanimité que, dès cette époque, le droit du Lapon à élever des rennes n'était pas seulement un droit reconnu, mais aussi un droit transmissible héréditairement.

A la fin du 17^e siècle, la Laponie était encore une région indivise située sur les frontières des Etats. La séparation des royaumes du Danemark-Norvège et de Suède-Finlande, dont il fut convenu à Strömstad en 1751, eut une grande incidence sur les droits et le mode de vie des Lapons. Une annexe au traité de Strömstad précisait que les Lapons pouvaient traverser la nouvelle frontière et utiliser la terre et l'eau (pour la pêche aussi) dans le cadre de leur élevage, mais ne pouvaient posséder une propriété foncière sujette à l'impôt que dans un seul Etat. Il leur fallait, en outre, choisir entre la nationalité norvégienne et suédoise. Les Lapons perdi-



* La rédaction du *Courrier de l'Unesco* tient à signaler que le mot d'origine russe "Samoyède" est entré dans d'autres langues par transfert et que son usage ne comporte ici aucune adhésion à son sens originel.



Photos Pål Nils Nilsson © G. Bern, Paris

Capture au lasso.

en concession n'en viennent bientôt à décider des questions relatives à l'élevage du renne. Or, dans la Laponie du nord, celui-ci est, depuis l'origine, une activité indiscutablement lapone. En Finlande, on l'a vu, l'appartenance ethnique au peuple lapon est fondée sur la langue parlée. Mais des recherches

juridico-historiques récentes peuvent ajouter une dimension nouvelle à l'enracinement ethnique. La majeure partie du domaine actuel de l'élevage du renne de la Finlande correspond aux territoires des anciennes siidas et il est fort possible que la majorité des éleveurs de renne actuels en soient les héri-

tiers légitimes. Si ces anciens droits venaient à être reconnus, ne fût-ce qu'en partie, il ne fait pas de doute que la protection des pâturages des rennes et la défense du mode de vie traditionnel des Lapons s'en trouveraient grandement renforcées.

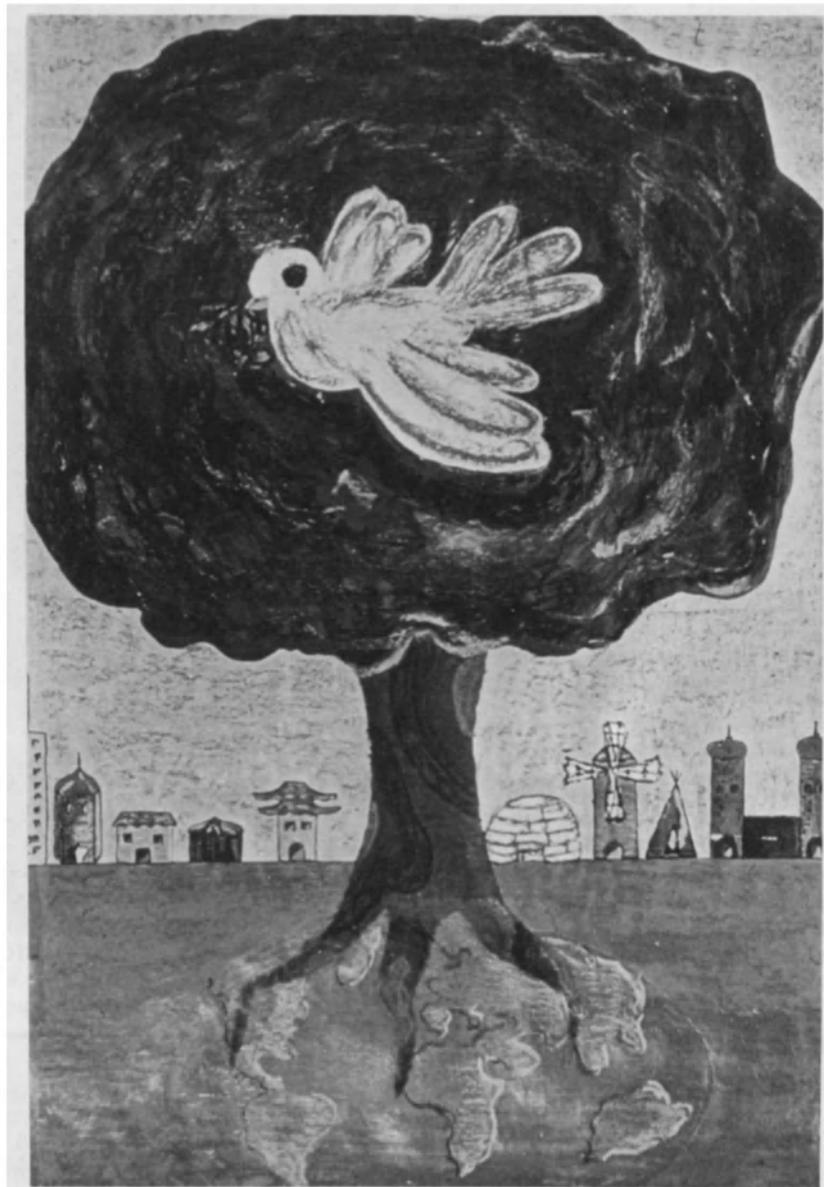
Pekka Aikio



DÉSARMEMENT

Renforcer l'action internationale

par Constantin Ene



Depuis 1970, Sylvia Lindström, qui est membre de la Fédération suédoise de Secours aux Enfants, a rassemblé dessins et lettres d'enfants du monde entier sur le thème "L'arbre de la vie". Dans ces milliers de dessins, qui ont fait l'objet d'une exposition et de plusieurs publications, l'arbre est vu le plus souvent comme un symbole d'amour et de paix. Ci-contre, "l'arbre de la vie", tel que l'imagine Ana María, une jeune Espagnole de 12 ans.

Photo © Rabén et Sjogren, Stockholm

METTRE fin à la course aux armements, parvenir à désarmer: tel est maintenant le défi le plus grave, le plus urgent qu'il faut affronter. Dans l'ambiance de tensions internationales où nous sommes, l'élaboration de véritables mesures de désarmement apparaît comme le principal moyen de ranimer la politique de détente, de confiance mutuelle et de coopération.

Depuis sa fondation, l'Organisation des Nations Unies a beaucoup travaillé

CONSTANTIN ÉNE, de Roumanie, spécialiste des relations internationales, a été notamment le représentant permanent de la République socialiste de Roumanie auprès des Nations Unies à New York.

dans ce domaine. Mais, en dépit de ces efforts, l'humanité continue à croire que la sécurité est garantie par les armes. Une action efficace, à la mesure des objectifs poursuivis, doit comporter, en même temps qu'une campagne politique énergique, une concertation, une coordination nouvelles.

Le problème requiert une analyse lucide et approfondie. C'est ce qu'envisageait l'Assemblée générale des Nations Unies lors de sa première session spéciale sur le désarmement en proclamant une «stratégie». C'est aussi dans ce sens que l'Unesco a voulu engager la coopération internationale dans les domaines de l'éducation, de la science, de la culture et de l'information, en vue

de réduire les obstacles qui s'opposent au désarmement et de stimuler à la fois la recherche et l'action.

La seconde session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, qui s'est tenue en juin 1982, avait pour tâche de pousser encore plus loin ces efforts. Une étude prospective devrait découvrir non seulement les causes de l'escalade de la compétition dans le surarmement, mais aussi, et surtout, les secrets d'une approche dynamique et plus rationnelle du problème du désarmement.

L'existence des armes nucléaires et la poursuite de la course aux armements ont plongé le monde dans une situation très critique.

L'accumulation d'énormes moyens de destruction, l'émergence de nouvelles technologies militaires et la dynamique même de l'armement font peser de très graves menaces sur la paix et la sécurité internationales et, en fait, confrontent l'humanité à la perspective d'une auto-destruction. Sur le plan économique, la course aux armements entraîne un fantastique gaspillage de ressources financières, matérielles et humaines, suscite une distorsion et une déstabilisation particulièrement graves de la croissance et ralentit considérablement le progrès économique et social de tous les peuples. Sur le plan politique, elle perpétue dans la vie internationale l'emploi et la menace de la force, entrave la solution des problèmes vitaux de l'humanité, étouffe les processus d'innovation.

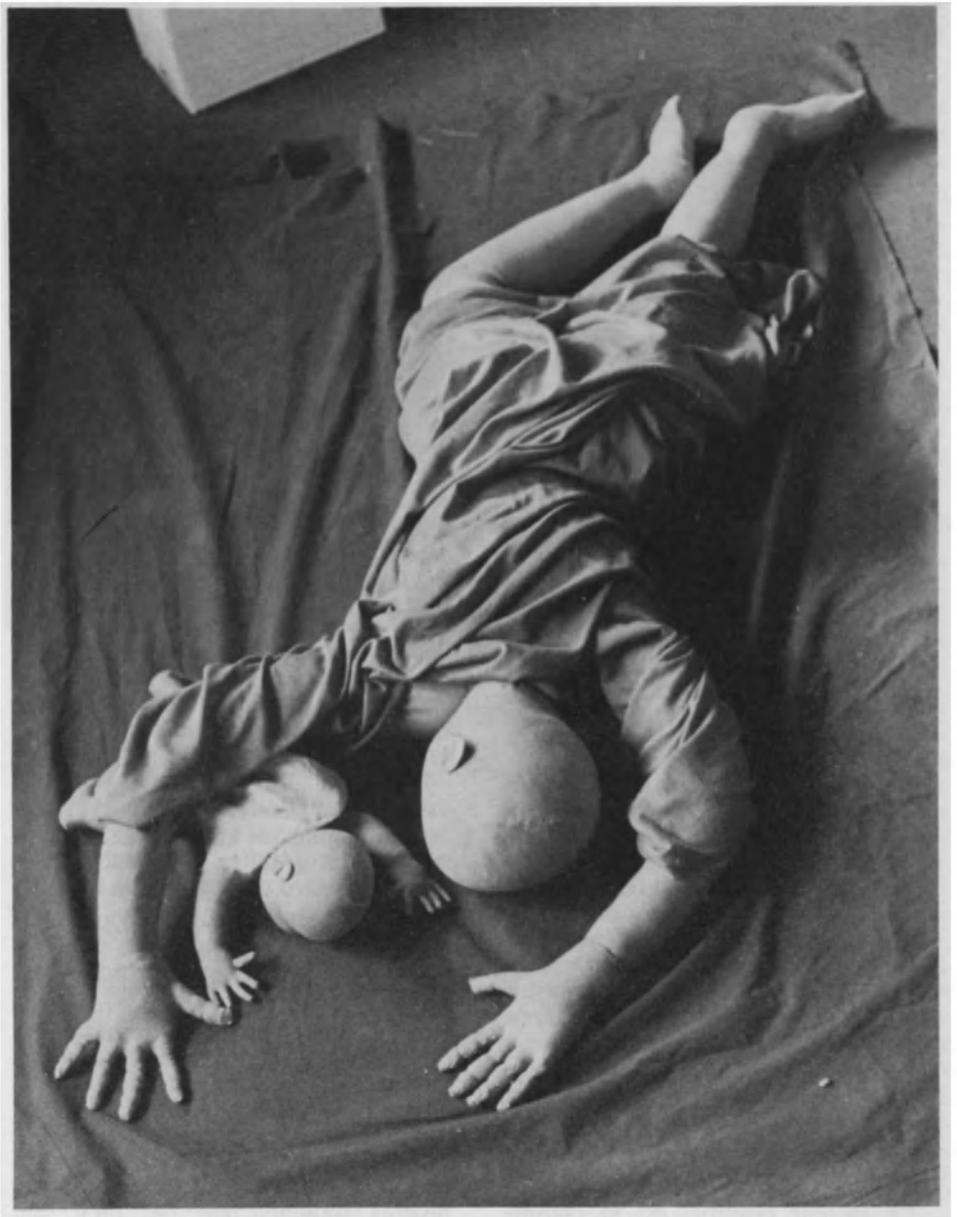
L'expérience historique montre que les périodes de détente n'ont jamais été accompagnées d'un relâchement de la course aux armements. C'est même une des raisons qui expliquent la tension sans précédent que nous vivons en ce moment. Et cette tension sert d'excuse pour accélérer plus fiévreusement encore la course fatale.

En fait, le début de la présente décennie manifeste clairement une nouvelle poussée de l'escalade sous l'effet de la technologie militaire moderne qui est essentiellement déstabilisante, et des doctrines militaires actuelles. Au cours des années 70, est apparue une série d'innovations techniques qui neutralisent un bon nombre des facteurs d'inhibition dans l'emploi des armes nucléaires comme instruments de pression politique et militaire, alors que les doctrines stratégiques sous-jacentes agrandissent au contraire les zones opérationnelles pour couvrir aussi bien les temps de paix que ceux de guerre.

Particulièrement inquiétant est le déploiement de missiles nucléaires de moyenne portée en Europe, continent où les vastes arsenaux d'armes atomiques, sans parler des autres, constituent déjà des dangers incalculables et où se font face les deux alliances militaires. La gravité de la situation est mise en évidence par le fait que le réexamen des relations militaires et stratégiques s'opère en une période d'exacerbation inouïe de la tension internationale, dans un climat mondial lourd de problèmes complexes non résolus et empreint d'une méfiance extrême. N'importe lequel de ces éléments de tension pourrait déclencher un recours partiel ou complet aux armes existantes, y compris les nucléaires.

En attendant, les pourparlers sur le désarmement s'embourbent. On comprend que les populations soient déçues par la stérilité des débats et des négociations qui, en une vingtaine d'années, n'ont abouti qu'à des résolutions sur le désarmement, alors que la course aux armements, elle, loin de ralentir, ne cessait de s'intensifier.

Il est clair que les nations sont dans une impasse dont elles ne peuvent sortir qu'au prix d'une approche nouvelle et audacieuse. C'est ce que nous disaient, voilà plus de vingt-cinq ans, Bertrand



Sculpture souple de Christiane de Casteras et Andrée Marquet, intitulée *La guerre*.

Photo © Christiane de Casteras et Andrée Marquet, Paris

La guerre (1958), huile sur toile de Dado.

Photo © Collection particulière

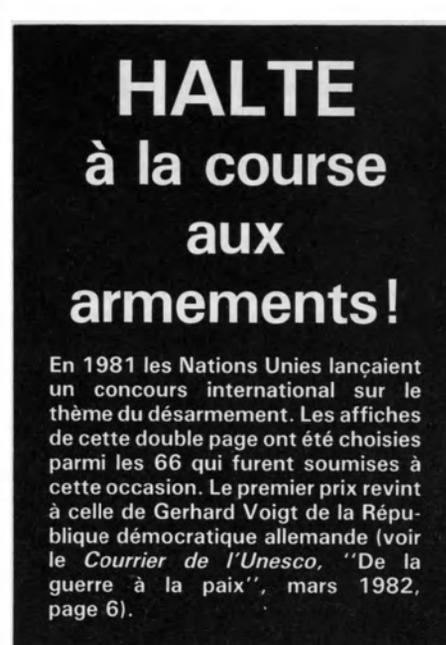




Unger Franz (Autriche)



Hassan Rizig-alla Taha (Soudan)



**HALTE
à la course
aux
armements!**

En 1981 les Nations Unies lançaient un concours international sur le thème du désarmement. Les affiches de cette double page ont été choisies parmi les 66 qui furent soumises à cette occasion. Le premier prix revint à celle de Gerhard Voigt de la République démocratique allemande (voir le *Courrier de l'Unesco*, "De la guerre à la paix", mars 1982, page 6).

Russell et Albert Einstein: «Nous devons apprendre à penser autrement. Nous devons nous interroger non pas sur les mesures capables d'assurer la victoire militaire de tel ou tel bloc qui a nos préférences, car ces mesures n'existent plus; la question qui se pose désormais est celle-ci: quelles mesures prendre pour empêcher un conflit armé dont l'issue sera nécessairement désastreuse pour tous les adversaires?».

Fondée sur l'analyse et l'examen des expériences de ces dernières années, la nouvelle manière d'aborder le problème sera évidemment pluridimensionnelle.

Le facteur essentiel est la volonté politique des gouvernements de secouer l'inertie imposée par le caractère technologique de la course aux armements. L'action internationale procède toujours de la volonté nationale. C'est pourquoi les Etats devraient, dans leur politique extérieure, donner la priorité au désarmement, participer de bonne foi aux négociations, chercher et proposer des solutions aux problèmes qui se présentent, prendre, si nécessaire, des initiatives unilatérales afin de démontrer qu'ils sont disposés à renforcer la confiance mutuelle. Ces initiatives sont particulièrement importantes dans une période de tension comme celle que nous traversons maintenant.

L'histoire témoigne de la valeur de pareilles initiatives dans le domaine du désarmement. Ainsi se rappelle-t-on l'expérience positive que fut la décision prise par les Etats-Unis et l'URSS, en 1964-1965, d'annoncer des réductions individuelles des dépenses d'armement sur la base d'un «exemple mutuel».

Ces exemples, ces initiatives unilatérales peuvent jouer un grand rôle dans le rétablissement de la confiance. Cependant, seules des mesures négociées et soumises à un contrôle international strict peuvent aboutir au désarmement.

Une nouvelle approche des problèmes du désarmement exige une révision fondamentale de l'attitude des Etats, et surtout des grandes puissances surarmées, à l'égard du concept de sécurité.

L'accumulation des armes, des armes nucléaires en particulier, constitue aujourd'hui une menace bien plus qu'une protection. Il est grand temps de mettre un terme à cette situation et de rechercher plutôt dans le désarmement les garanties de la sécurité. Celle-ci est inconcevable par d'autres moyens. Etant donné que la course aux armements est en elle-même une cause de rupture de l'équilibre des forces qu'elle prétend assurer, c'est à des niveaux toujours plus bas qu'il faut rechercher cet équilibre.

Désormais le désarmement est une composante de la sécurité nationale. L'histoire des vingt dernières années est caractérisée par le renoncement à l'effort de désarmement, que l'on a remplacé par le contrôle, autrement dit par l'armement conjointement contrôlé; elle démontre à l'évidence que la politique de contrôle ne peut aucunement contribuer à des progrès authentiques vers le désarmement. Quand on est parvenu à des accords de ce genre — au terme de négociations dont la lenteur faisait qu'elles étaient constamment dépassées par la rapidité des innovations technologiques militaires aux effets déstabilisateurs — les plafonds fixés dans les textes étaient si élevés qu'ils n'ont servi finalement qu'à codifier une concurrence encore accrue, et une croissance massive et continue des armements nucléaires.

La politique de contrôle n'a pas conduit au désarmement et n'a pas non plus contribué à établir une détente réelle et durable. La seule solution viable est un grand programme à long terme de véritable désarmement, qui, dans une structure d'accords progressifs, vise l'objectif final du désarmement général et complet.



Riadh Larif (Tunisie)



Renée Weber (Luxembourg)

Toute action résolue en faveur du désarmement doit être organiquement intégrée à une politique à long terme conçue pour écarter de la vie internationale le recours à la force et à la guerre. L'histoire montre que, tant que l'équilibre militaire passe pour la pierre angulaire d'un système international fondé sur la force, qui est principalement celle des armées, la recherche de cet équilibre ne sert qu'à dissimuler la course aux armements et toutes les menaces qu'elle entraîne pour la paix, la sécurité et le progrès.

En revanche, des traités internationaux conclus aux niveaux régionaux comme au niveau mondial pour interdire le recours à la force dans les relations entre Etats, de même que des instruments internationaux assurant le règlement des différends par des moyens pacifiques, pourraient réellement favoriser les chances du désarmement.

Il y a lieu en outre d'accorder l'attention qu'elles méritent aux relations évidentes qui existent entre la détente et le désarmement: tout progrès accompli dans la détente est à la fois un complément et une condition réciproque des progrès en matière de désarmement. La question du désarmement doit être traitée en relation directe avec les besoins sociaux et économiques et particulièrement ceux des pays en développement.

Désarmement et développement sont les deux aspects d'un seul et même objectif, à savoir la réforme des structures internationales et du système de rapports fondé sur l'inégalité et la loi du plus fort.

En articulant l'action pour le désarmement sur celle qui vise au développement, on ouvrirait de nouvelles voies au processus de désarmement, ce qui permettrait à son tour de répondre aux besoins des populations et de vaincre le sous-développement économique. Une telle démarche pourrait aboutir à une vaste action internationale dont l'ob-

jectif serait le gel, puis la réduction des budgets militaires.

Toute conception novatrice dans la lutte pour le désarmement devrait se fonder sur la participation active de l'ensemble des Etats. Le désarmement est une question vitale pour tous les pays, grands ou petits, quels que soient leur puissance militaire ou les types d'armement en leur possession. En conséquence, on ne peut plus accepter que les décisions en la matière soient prises par un groupe restreint de gouvernements. Ajoutons ce corollaire: les Nations Unies devraient être au centre de toutes les activités internationales consacrées au désarmement.

La course aux armements affecte directement, dans le monde entier, la vie et la sécurité des peuples. Ceux-ci devraient donc être les premiers à donner leur avis dans les négociations et à pouvoir défendre leurs intérêts.

On endort l'opinion en lui faisant croire que les problèmes d'armements, comportant une technologie très avancée, sont trop compliqués pour que des profanes puissent les comprendre et en discuter. Cependant, la récente et massive participation à des manifestations pacifistes dans tous les pays a marqué un tournant dans l'histoire du désarmement.

L'éducation pour la paix doit se donner pour tâche essentielle d'éveiller la conscience collective et d'inciter l'opinion publique à se mobiliser en faveur du changement. «On ne peut espérer résoudre les grands problèmes de l'humanité uniquement à la table de négociations, écrit le président de la Roumanie. C'est aux masses de défendre par leurs propres forces la vie, la sécurité et l'avenir de la civilisation. Ce sont elles qui ont la capacité d'imposer le désarmement...»

Un rôle primordial revient aux hommes de science, bien placés pour con-

naître les dangers que fait peser sur l'humanité l'accumulation des armes nucléaires et autres moyens de destruction. Aussi importe-t-il de leur donner la possibilité d'exposer leurs opinions aux Nations Unies, à la Commission de Genève et dans tous les forums des négociations sur le désarmement.

La mise en œuvre de concepts dynamiques en matière de désarmement requiert des instances de discussion et de négociation efficaces. La première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement a créé un mécanisme plus démocratique que dans le passé: il faut à présent l'utiliser plus efficacement. Loin de se réduire à des formalités, les aspects institutionnels et réglementaires des organismes de négociation influent directement sur le contenu des débats. Il dépend de leur fonctionnement que les mécanismes de négociation soient en mesure de mobiliser les volontés politiques dans les divers Etats. A cet égard, il est de la plus haute importance que les négociations soient menées en dehors des alliances militaires qui, par définition, suscitent l'hostilité et la méfiance.

Il s'agit aujourd'hui de reprendre les négociations sur le désarmement. Pour obtenir d'authentiques résultats, le facteur décisif est la volonté politique des Etats, et tout spécialement des puissances nucléaires. Il est indispensable que les gouvernements, les organisations politiques et les forces sociales qui souhaitent le désarmement, les citoyens, l'opinion publique dans le monde entier, apprennent à travailler ensemble pour que soient reconnus le besoin et l'urgence d'arrêter et de renverser la course aux armements, aux armements nucléaires surtout. Les organisations internationales — les Nations Unies, l'Unesco, les autres institutions spécialisées — peuvent contribuer puissamment à orienter dans ce but une vaste action internationale.

Constantin Ene



Lasse Persson (Suède)

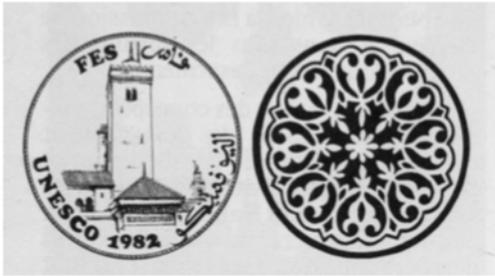


Renato Bisquera (Philippines)



Hubert Chaillet (Maurice)

LATITUDES ET LONGITUDES



Une médaille de l'Unesco consacrée à Fès

Première capitale de l'empire chérifien du Maghreb, créée à la fin du second siècle de l'Hégire (8^e siècle de l'ère chrétienne), Fès est devenue très tôt un centre de rayonnement islamique à travers le monde et un modèle de la civilisation arabo-berbero-andalouse.

Mais la vieille medina de Fès connaît depuis plus de trente ans de profondes modifications, dues à la civilisation industrielle, qui mettent en danger son équilibre économique et social et font peser une lourde menace sur son patrimoine architectural et ses valeurs spirituelles. Le gouvernement marocain a entrepris depuis plusieurs années un vaste effort de sauvegarde que l'Unesco a décidé d'appuyer, en 1976, par une campagne internationale.

En lançant la campagne, en avril 1980, de Fès, le Directeur général de l'Unesco, M. Amadou-Mahtar M'Bow, a déclaré: "Fès doit être sauvée. Pour ses populations, dont le bien-être général est lié à sa rénovation. Pour le Maroc, dont elle demeure la capitale spirituelle. Pour le monde islamique, dont elle constitue un témoignage unique de la permanence de ses multiples apports culturels. Enfin, pour l'ensemble de la communauté internationale, car, héritage précieux pour tous les hommes, elle appartient désormais au patrimoine commun de l'humanité".

L'Unesco a édité une médaille officielle de Fès, œuvre de l'artiste marocain Ahmed Benyahia, qui a été frappée en or, argent et bronze par la Monnaie de Paris.

Pour tous renseignements concernant la vente de cette médaille ainsi que de celles éditées antérieurement, on peut s'adresser au Programme philatélique et numismatique de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.

A propos de l'Histoire générale de l'Afrique

Venant après l'Histoire du développement culturel et scientifique de l'humanité, l'Histoire générale de l'Afrique constitue actuellement le plus important projet éditorial de l'Unesco. A cette œuvre grandiose collaborent près de 240 auteurs éminents, de différents pays, sous la responsabilité intellectuelle et scientifique d'un Comité scientifique international de 39 membres, comprenant deux tiers d'Africains et un tiers de spécialistes originaires d'autres aires culturelles de la planète. Cet ouvrage sera une approche panoramique du Continent africain. Il doit permettre, par la vision qu'il donne du passé, de comprendre ce qu'est l'Afrique d'aujourd'hui.

Les deux premiers volumes, en français et en anglais, sont actuellement disponibles, et le premier volume vient de paraître en espagnol et en portugais. A l'origine, l'Unesco avait prévu que cette œuvre, composée de huit volumes, serait publiée intégralement avant la fin de 1983. Mais au cours de la réalisation de cette entreprise, des délais supplémentaires se sont révélés indispensables pour permettre de produire un travail achevé qui réponde aux espoirs de la communauté internationale et dont la qualité scientifique fasse autorité. Aussi a-t-il fallu modifier la cadence de parution des différents volumes, ce qui rendra l'ensemble disponible au public dès la fin de 1985.

Les personnes et institutions intéressées par l'Histoire générale de l'Afrique comprendront assurément ce souci et la position de l'Organisation, et voudront bien excuser ce retard.

La sculpture "Vol spatial" offerte à l'Unesco

A l'occasion des journées de l'URSS à l'Unesco, consacrées au 60^e anniversaire de la formation de l'Union soviétique, qui se sont déroulées du 13 au 21 décembre 1982, une délégation, composée du premier vice-ministre de la culture d'Union soviétique, M. Youri Barabache, du délégué permanent de l'URSS auprès de l'Unesco, M. Youri Khiltchevski, et de la cosmonaute Svetlana Savitskaïa, a remis le 16 décem-

bre au Directeur général de l'Unesco, M. Amadou-Mahtar M'Bow, comme don du gouvernement soviétique à l'Unesco, une statue en bronze baptisée "Le Vol spatial" (notre photo). Cette sculpture, qui représente une jeune femme s'élançant dans le cosmos, un livre ouvert dans sa main tendue, se trouvait à bord du vaisseau spatial soviétique revenu sur la terre le 10 décembre après avoir établi un record de durée dans l'espace.

A l'issue de ces journées, les délégués permanents de la Biélorussie, de l'Ukraine et de l'Union soviétique ont fait don à la bibliothèque de l'Organisation d'ouvrages publiés en russe, biélorusse, ukrainien, anglais et français.

La liste du patrimoine mondial: 136 biens

La Liste du Patrimoine mondial comprend désormais 136 biens culturels et naturels après l'inscription de 24 nouveaux biens décidée par le Comité du Patrimoine mondial au cours de sa 6^e session tenue au siège de l'Unesco à Paris, du 13 au 17 décembre 1982, sous la présidence du professeur R.O. Slatyer (Australie). Composé de délégués de 21 Etats, le Comité est chargé de la mise en œuvre de la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, adoptée par la Conférence générale de l'Unesco en 1972 et entrée en vigueur en 1975. La Convention est actuellement ratifiée ou acceptée par 69 Etats.

Les 24 nouveaux biens culturels et naturels inscrits sont: le Tassili n'Ajjer, la vallée du M'Zab, Djémila, Tipasa et Timgad (Algérie), les parcs nationaux des étendues sauvages de Tasmanie occidentale et les îles Lord Howe (Australie), le centre historique de la ville d'Olinda (Brésil), le parc national de Taï (Côte d'Ivoire), la vieille ville de La Havane et son système de fortifications (Cuba), le site historique d'Etat des "Cahokia Mounds" dans l'Illinois (Etats-Unis d'Amérique), la Saline royale d'Arc et Senans (France), l'ensemble parc national historique, citadelle "Sans Souci" et Ramiers (Haïti), la réserve de la biosphère "Rio Platano" (Honduras), le centre historique de Florence (Italie), les sites archéologiques de Leptis Magna, de Sabratha et de "Cyrène" (Libye), l'atoll d'Aldabra (Seychelles), la ville sainte d'Anuradhapura, la cité historique de Polonnaruwa et la ville ancienne de Sigiriya (Sri Lanka), la réserve de gibier de Selous (Tanzanie), l'ancienne ville de Shibam et son mur d'enceinte (Yémen démocratique).

Bureau de la Rédaction :

Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :

Edition française : Alain Lévêque (Paris)

Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)

Edition russe : Nikolai Kouznetsov (Paris)

Edition arabe : Sayed Osman (Paris)

Edition allemande : Werner Merkl (Berne)

Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)

Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)

Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Edition hébraïque : Alexander Broido (Tel-Aviv)

Edition persane : Mohammed Reza Berenji (Téhéran)

Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)

Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Yi Kae-Seok (Séoul)

Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate,

slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)

Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)

Edition bulgare : Pavel Pissarev (Sofia)

Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)

Rédacteurs adjoints :

Edition française :

Edition anglaise : Roy Malkin

Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

statistical yearbook
annuaire statistique
anuario estadístico

Reference tables Education Educational expenditure Science and technology Libraries Museums and related institutions Theatre and other dramatic arts Book production Newspapers and other printed matter Cultural papers Film and cinema Radio broadcasting Television	Tableaux de référence Éducation Dépenses de l'enseignement Science et technologie Bibliothèques Musées et institutions voisines Théâtre et spectacles Édition de livres Journaux et autres publications périodiques Papiers imprimés Film et cinéma Radiodiffusion sonore Télévision	Cartões de referência Educação Gastos de la educación Ciencia y tecnología Bibliotecas Museos e instituciones afines Teatro y espectáculo Edición de libros Publicidade y otros publicações periódicas Papel impresso Películas y cine Radiodifusão sonora Televisão
--	--	--

1982

UNESCO

ANNUAIRE STATISTIQUE
DE L'UNESCO 1982

Publication trilingue (français, anglais, espagnol) mise à jour chaque année, qui expose, de manière claire, le profil statistique de plus de 200 pays.

Présentées par continents, grandes régions et groupes de pays, les statistiques couvrent les aspects suivants:

- Population, superficie, densité...
- Education: systèmes d'enseignement, effectifs, dépenses publiques...
- Science et technologie: personnel, investissements, indicateurs...
- Culture et communication: musées, bibliothèques, édition, audiovisuel...

L'Annuaire statistique constitue un outil de travail particulièrement bien adapté aux besoins des centres de recherche, de documentation (bibliothèques), d'enseignement (universités) et de diffusion de l'information (Edition, presse, radio, télévision, cinéma, publicité).

En vente par correspondance à l'Unesco, Bureau D.080, 7, place de Fontenoy, 75700 PARIS, en joignant votre règlement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets Paris 12958-48F libellé à l'ordre de la Librairie de l'Unesco.

1211 p., Format 22×28 cm, 96 tableaux,
5 annexes ISBN 92.3.002062.1
Prix: 295 FF

Pour vous abonner ou vous réabonner
et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Société nationale d'édition et diffusion (SNEO), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Le Courrier de l'Unesco (allemand, anglais, français, espagnol), Mr. Herbert Baum Deutscher Unesco-Kürer Vertrieb Besaitstrasse 57 5300 BONN 3. Autres publications: S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. Pour les cartes scientifiques seulement: Geo Center Postfach 800830 Stuttgart 80 — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **ARGENTINE.** Librería El Correo de la Unesco EDILYR S.R.L. Tucumán 1685 1050 Buenos Aires. — **AUTRICHE.** Buchhandlung Gerold and Co Graben 31 A-1011 Wien. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" - Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement: N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294 Porto Novo — **BRESIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia — **CAMEROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Librería La Biblioteca Alejandro, 1867 Casilla, 5602 Santiago 2 — **CHINE.** China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box 88, Beijing — **COLOMBIE.** Instituto Colombiano de Cultura, Carrera 3A n° 18/24 Bogotá. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 493, Brazzaville — **CÔTE-D'IVOIRE.** Librairies des Presses Unesco, Commission Nationale Ivoirienne pour l'Unesco, B.P. 2871, Abidjan — **DANEMARK.** Munksgaard export and subscription service 35 Norre Sogade 1370 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDO-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Mag-

dalena 8, Ondárroa (Vizcaya) DONAIRE, Aptdo de Correos 341, La Coruna, Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4 Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7. — **ÉTATS-UNIS.** Unipub, 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvaraan Kuja 2, 01640 Vantaa 64 — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris C.C.P. 12 598 48 — **GRÈCE.** Toutes librairies internationales — **RÉP. POP. REV. DE GUINÉE.** Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B.P. 964, Conakry — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — **LIBRANIE Catholique** « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U 22, Budapest V., A.K.V. Könyvtársok Boltja Népköztasaság útja 16, Budapest VI — **INDE.** Orient Longman Ltd., Kamani Marg Ballard Estate Bombay 400038, 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2, 5-9-41/1 Bashir Bagh, Hyderabad 500001 (AP), 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Unit, Ministry of Education and Culture, Ex AFO Hutments, Dr. Rajendra Prasad Road, Nouvelle-Delhi-110001; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001 — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iran-chahr Chomali N° 300; B.P. 1533, Téhéran; Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St. Enghélab Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** A.B.C. Bookstore Ltd, P.O. Box 1283, 71 Allenby Road, Tel Aviv 61000 — **ITALIE.** Licosà (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairie Antoine, A Neufal et frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg — **MADAGASCAR.** Toutes les publications: Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive — **MALAISIE.** University of Malaya Co-operative Bookshop, Kuala Lumpur 22-11 — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » pour les membres du corps enseignant. Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul' Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France — **MAURICIE.** Nalanda Co Ltd, 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12 DF — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do Livro e do Disco

(INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclert, 8 P. 868, Niamey — **NORVÈGE.** Toutes les publications Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement A.S. Narvesens Litteraturjeneste, Box 6125 Oslo 6. Universitets Bokhandelen, Universitetsentret, P.D.B. 307, Blindern, Oslo 3 — **PAKISTAN.** Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-azam, Box 729 Lahore 3 — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 680 Asunción. — **PAYS-BAS.** Pour les périodiques seulement: Dekker and Nordemann NV, P.O. Box 197, 1 000 AD Amsterdam. Pour les publications seulement: Keesing Boeken B.V., Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam. — **PEROU.** Librería Studium, Plaza Francia 1164, Apartado 2139, Lima — **POLOGNE.** ORPAN-Import Palac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiescie N° 7, 00-068 Warszawa. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livrería Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Export-Import, 3 Calea "13 Decembrie", P.O. Box 1-136/1-137, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S E 1 Mc Carta Ltd, 122 Kings Cross Road, Londres WC1X, 9 DS — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd, Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé, National Bookshop, P.O. Box 48, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications: A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Regeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16 Pour le « Courrier » seulement Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postg. 184692 — **SUISSE.** Toutes publications Europa Verlag, 5, Ramstrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383 Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P.: 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente), Zahradni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement: Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Haset Kitapevi A.S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Edilur: Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Mladost, Ilica 30/11, Zagreb; Cankarjeva Založba, Zopitarjeva 2, Ljubljana; Nolit, Terazje 27/11, Belgrade — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



SIMON BOLIVAR

Image d'un Libérateur

Ci-dessus, l'effigie de Simón Bolívar, le Libérateur de l'Amérique latine, par l'artiste vénézuélien Hector Poleo. Ce dessin a été utilisé pour une affiche marquant la création par le Gouvernement du Venezuela d'un Prix international Simón Bolívar, qui sera accordé tous les deux ans sous les auspices de l'Unesco. Ce Prix récompense les activités particulièrement méritoires qui auront contribué à la liberté, à l'indépendance et à la dignité des peuples, ou facilité l'avènement d'un nouvel ordre économique, social et culturel international. Il sera décerné pour la première fois à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Bolívar qu'on fête cette année (voir page 4).